

L'ILLUSTRATION,

JOURNAL UNIVERSEL.



EST. 1830.

Ab. pour Paris. — 3 mois, 8 f. — 6 mois, 16 f. — Un an, 30 f.
Prit de chaque N°. 75 c. — La collection mensuelle br., 2 f. 75 c.

N° 66, Vol. III. — SAMEDI 4^r JUIN 1844.
Bureaux, rue de Seine, 33.

Ab. pour les Dép. — 3 mois, 9 f. — 6 mois, 17 f. — Un an, 32 f.
pour l'Étranger, — 10 — 20 — 40

SOMMAIRE.

Jacques Laffitte. Portrait de Jacques Laffitte; Odesques de Jacques Laffitte. — Histoire de la Semaine. — Exposition des produits de l'Industrie (5^e article). Agriculture. Machine à faucher de M. Gargon; Charrue de M. Le Rachellé; Crible à plan incliné, Hache-paille et Concasseur, par Quentin-Duraud. — Chronique musicale. Antigone et les Chanteurs espagnols. Duo de Casta diva, par M. Ojeda et mademoiselle Masson; Ducl de deux fanfarons andalous; Scène de Contrebandiers; Dernière scène d'Antigone, six costumes. — Le dernier des Commis Voyageurs, roman par M. XXX. Chap. X. L'ancien et le moderne. Chap. XI. A Lyon. — Les Salles d'asile (2^e article. Entrée des enfants dans la salle d'asile Cochin; la Prière; la Lecture; Fne générale intérieure; le Jury. — Académie des Sciences. Compte rendu. Sciences médicales. — Courrier de Paris. — Théâtres. Théâtre-Français : Catherine II, tragédie en cinq actes et en vers, de M. H. Romand. Scène du 3^e acte; Médaille de mademoiselle Rachel avec son fac-similé. Palais-Royal. Le Troisième omanbu. Les douze arrondissements de Paris. — Bulletin bibliographique. — Anecdotes. — Modes. — Amusement des Sciences. Une Gravure. — Rebus.

Jacques Laffitte.

Toutes ces gloires qui avaient délaté à la voix de Napoléon, toutes ces vertus civiques qu'il avait appelées hors des rangs de la foule la grande voix de notre révolution; généraux d'armée, grands citoyens, tous meurent, tous s'en vont.

Hier Paris entier, au nom de la France, rendait hommage à l'un des enfants de la révolution de 1789, à l'un des auteurs de la



(Jacques Laffitte.)

révolution de 1830. En 1767, Bayonne avait enregistré la naissance du fils d'un charpentier; Paris, hier, l'a suivi à sa dernière demeure après une vie marquée par les travaux les plus assidus, par les faveurs, les revers et les retours de la fortune, par les dignités les plus éminentes, par l'amour le plus tendre pour le pays, par un entier dévouement à la France dans les jours de gloire comme dans les jours malheureux, par la bienfaisance envers toutes les infortunes, par la bienveillance même envers ses ennemis.

Jacques Laffitte, dont nous n'avons point à retracer la vie, car elle est écrite presque tout entier dans notre histoire, est du petit nombre de ces hommes que les partis, alors même qu'ils se respectent assez peu pour les calomnier, pour les outrager de leur vivant, sont forcés, par un dernier reste de pudeur, d'honorer, de glorifier à leur mort. Nous assistons à ce spectacle; nous n'avons donc point à le louer; ceux qui le déchiraient hier encore se sont chargés aujourd'hui de son oraison funèbre. Nous n'avons en quelque sorte qu'à le défendre contre leurs éloges.

Dès le matin, le tambour a retenti dans les rues de Paris, appelant aux armes les citoyens commandés pour la cérémonie funèbre, et conduisant aux abords de l'hôtel offert à M. Laffitte par une souscription nationale, les troupes de la garnison qui devaient en occuper les abords et former la haie du cortège. Le gouvernement, pour rendre hommage au grand citoyen, n'avait pas voulu, sous le rapport des honneurs militaires, qu'il fut considéré comme un simple légionnaire; il avait voulu voir en lui l'ancien président du conseil des ministres, et, à ce titre, qui permettait d'ailleurs de conjurer tout crainte de désordre, le cortège militaire a été composé de six bataillons d'infanterie, de deux escadrons de cavalerie, d'une batto-



(Cortège de Jacques Laffitte.)

rie d'artillerie, sous les ordres d'un maréchal de camp, d'un bataillon et d'un escadron de la garde municipale à cheval.

Bientôt après, les salons de l'hôtel, son jardin, sa cour, se sont trouvés remplis par le concours des députés, des pairs de France, des notabilités de la science, de la littérature, des arts, de la finance et de l'industrie. Trois membres du cabinet, M. le maréchal président du conseil, et MM. les ministres du commerce et des finances, s'y étaient rendus. Des étrangers de distinction étaient aussi présents.

A midi et demi, le cortège s'est mis en marche. Le corceuil avait été déposé sur un char funéraire traîné par quatre chevaux, derrière lequel on portait la croix de simple membre de la Légion d'honneur et la croix de Juillet, seules décorations du défunt. Les cordons du poêle étaient tenus par MM. Sauzet, Odilon Barrot, d'Argout, Lebaudy, l'un des chefs de la maison J. Lafitte et C^e. MM. Dupin aîné, Arago, Thiers et Béranger marchaient derrière le char. Les députés, une députation de la ville de Rouen; dont M. Lafitte était représentant, des groupes nombreux de gardes nationaux sans armes, appartenant à la ville de Paris et à la banlieue, des citoyens de toutes les classes, des députations des écoles, une députation d'ouvriers du chemin de fer de Rouen avec une bannière, une autre d'ouvriers imprimeurs, tout cela marchait un peu confusément d'abord, mais se rangeait ensuite. — Trois voitures de la cour, qui avaient amené des aides de camp du roi et de la reine, suivaient; une voiture en grand deuil était désignée comme appartenant à madame la duchesse d'Orléans.

Le cortège a suivi la rue Lafitte, le boulevard, la rue de la Paix, la place Vendôme, en passant à droite de la colonne, et de la rue Saint-Honoré, jusqu'à l'église Saint-Roch. L'entrée dans l'église n'a pas eu lieu sans quelque confusion, tant la foule était considérable; mais dans l'église, le service a été célébré au milieu du plus grand recueillement. La nef était tendue de noir; à la croisée de l'église s'élevait une riche estrade surmontée d'un baldaquin à huit pans d'où descendaient quatre longs rideaux en velours noir doublés d'hermine; des étoiles d'argent et le chiffre du défunt formaient les seuls ornements; dans deux feux brûlaient aux angles du catafalque, la messe a été lue avec un grand appareil d'orgue, par les chœurs ordinaires de Saint-Roch; les solos ont été exécutés par M. Alexis Dupont, avec un accent qui a vivement impressionné les assistants.

Il était une heure et demie quand on est entré à l'église; sorti à deux heures et demie, le cortège s'est reformé et a déboulé dans le même ordre. MM. Odilon Barrot, Sauzet et d'Argout s'étaient retirés, et les cordons du poêle étaient tenus par MM. Thiers, Dupin aîné, Arago et Béranger.

Le cortège, qui grossissait à chaque rue, de la foule qui attendait sur son passage, a suivi la rue Saint-Honoré, la rue Richelieu et les boulevards; il a fait le tour de la colonne de Juillet, et s'est rendu au cimetière du Père-Lachaise par la rue de la Roquette. Sur toute la ligne immense qu'il parcourait, les trottoirs des rues, les contre-allées des boulevards étaient encombrés; pas une croisée n'était vide; les toits des maisons, les arbres des boulevards étaient couverts de spectateurs.

Il était plus de cinq heures lorsque la tête du cortège est arrivée au cimetière, où des mesures avaient été prises pour le maintien du bon ordre. Le caveau destiné aux membres de la famille Lafitte est placé au bout d'une petite avenue, voisine du rond-point au milieu duquel s'élève le monument de Lasimir Poirier. On a pensé que ce lieu ouvert conviendrait mieux pour prononcer les discours, et à l'arrivée du char funéraire, le corceuil a été descendu et placé sur une estrade préparée à la hâte. Un cercueil s'est formé, et après les salves exécutées par l'artillerie et l'infanterie, le silence s'étant établi, M. Pierre Lafitte a prononcé un discours que son émotion a souvent interrompu. « C'est le plus ancien ami de Jacques Vauvray, c'est son frère, a-t-il dit, qui prend la parole devant vous. » La voix altérée de M. Pierre Lafitte a permis à peine aux personnes les plus rapprochées de saisir quelques mots; des marques de sympathie ont accueilli ce témoignage d'affection fraternelle.

M. Arago a pris ensuite la parole. Il a raconté la vie de M. Lafitte, en y rattachant un tableau des temps qu'il avait traversés. Des marques d'une chaleureuse sympathie ont accueilli le passage où il a montré M. Lafitte sollicité de toutes parts pour le choix d'un cendre, allant chercher le fils d'un des hommes qui avaient illustré la France dans ses grandes luttes, et qui était tombé victime des réactions. L'orateur a aussi semé son discours de quelques anecdotes touchantes.

D'autres discours ont été prononcés par MM. Visinet (de Rouen) et Garnier-Pagès. Enfin M. Dupin aîné a dit un adieu touchant à cette tombe dont on s'est ensuite éloigné.

À la sortie du cimetière, une ovation qu'on a voulu décerner à Béranger, en défilant les chevaux de la voiture dans laquelle il venait de monter, a fait craindre un moment une collision. Mais l'intervention de la force armée, et plus encore les exhortations de ce fidèle ami de Lafitte, ont fait comprendre aux jeunes gens qui s'étaient avancés qu'ils lui devaient de le laisser tout entier à son deuil, et de se retirer comme lui en silence.

Histoire de la semaine.

La loi sur l'enseignement secondaire a été votée par la chambre des pairs; 85 boules blanches ont donné une majorité à cette loi; 51 boules noires ont protesté contre son admission. Ce dernier chiffre est bien élevé sans doute, pour un chiffre d'opposition au Luxembourg; mais, il en faut convenir, il le paraît bien plus encore quand on songe que la même urne a vu se réunir et se confondre les boules blanches de M. Villeman et de M. de Montalembert, de M. Barthélemy et de M. de Montalivet. Lorsque une coalition de ce genre éveille des craintes et des manifestations aussi nombreuses

dans une assemblée où les opinions sont bien calmes et les passions habituellement bien éteintes, que de boules noires ne doit-elle pas rencontrer dans un pays où, il ne faut pas le dissimuler, les fils des croisés ne sont pas en majorité! Nous sommes donc, plus que jamais, portés à croire, et nous nous pensons autorisés à dire que, pour avoir été très-prévisible et très-long, le débat n'en sera pas moins stérile; et que si, pour la forme, on croit devoir porter au palais Bourbon, dans le courant de cette session, le projet adopté, on ne se souciera pas de le faire arriver à l'état de rapport ni cette année, ni aucune autre année de la législature.

La chambre des députés a entendu développer, samedi dernier, la proposition relative aux conditions de cens que quelques conservateurs désirent de voir imposer à la faculté de translation du domicile politique. Cette proposition a été prise en considération, en quelque sorte à l'unanimité; mais des motifs bien différents ont déterminé ce vote uniforme. Pour les uns, c'était un moyen de jouer en paix, dans leur arrondissement, de la majorité qui nous est arrivés à s'y créer, et de ne pas avoir à redouter que des déplacements d'électeurs, quo que mutations d'inscription viennent créer des chances à un rival. Pour les autres, cette proposition, qui restreint sans profit et sans compensation la liberté de l'électeur, tout inadmissible qu'elle est, offre toutefois un avantage, celui de fournir l'occasion de remettre en question notre législation électorale, que les amis politiques des auteurs de cette motion déclaraient, il y a peu de temps, une arche sainte qu'il fallait conserver intacte. Il y a donc eu calcul des deux côtés; il est probable que le bon ne sera pas, en définitive, celui des nombreux parrains de la proposition. Quant à ses adversaires, le démenti que le parti conservateur vient de se donner est une bonne fortune, dont l'effet moral pourra leur profiter un peu plus tôt, un peu plus tard.

Lundi s'est engagé, dans la même enceinte, un de ces débats solennels qui marquent d'ordinaire les premiers temps d'une session, mais que l'on voit rarement captiver encore l'attention d'une chambre réunie depuis six mois. La gravité de quelques questions étrangères; l'enchaînement fatal des concessions faites, sans compensation aucune, à l'Angleterre par le cabinet actuel, dans la question de la Nouvelle-Zélande, dans celle de l'Inde; la discussion des rapports établis avec la Chine, tout cela, le souvenir de l'effet produit par la brochure de M. le prince de Joinville, et le talent de M. Bérrier, qui a posé le débat, lui ont donné d'abord une importance et concoururent à lui valoir un retentissement qui ne le cédera en rien à ceux des plus grands jours oratoires du commencement de la même session. Mais après une réponse de M. Guizot et une réplique de M. Billault, qui avaient maintenu la discussion à cette même hauteur, après quelques mots fort graves de M. Lanjuinais, qui tendaient à prouver que l'art de grouper les chiffres n'est employé dans le budget de la marine que pour persuader à tort au pays que le développement nécessaire est donné au matériel de ce département; après ce premier combat, qui avait rempli deux séances, M. Thiers est monté mercredi à la tribune. Son discours a roulé en entier sur les affaires de Montevideo. Jamais cet homme d'état n'avait su mieux captiver l'attention de la Chambre, n'avait rendu plus claire la proposition qu'il avait à développer, et mieux fait suivre à son auditoire la série de faits et de mesures sur lesquels il se fondait pour condamner le ministère. Il a rappelé que les nationaux que nous comptons sur les bords de la Plata, et dont M. le ministre de la marine avait dit la veille une poignée de Français, étaient un nombre de quinze à dix-huit mille; que presque tous ceux qui se trouvaient en état de porter les armes les avaient prises à l'instigation du gouvernement français, pour faire une diversion contre Rosas, auquel nous avions alors satisfaction à demander. Il a montré que si cette légion étrangère ne s'était pas dissoute après le traité que nous avions signé, c'est que nous avions laissé Rosas violer immédiatement ce traité, attaquer l'indépendance de Montevideo, égorger des Français sur la rive orientale de la Plata, et tenir assiégée depuis quinze mois entiers la ville où se trouvaient réunis nos compatriotes, leurs familles et tous leurs intérêts. Il a montré nos premiers agents diplomatiques français, ceux qui avaient été le plus à même de suivre et d'apprécier les faits, désavoués par le cabinet et remplacés par d'autres agents dont les premiers actes ont été de déclarer dénationalisés ceux qu'il était de leur devoir de défendre, et de rompre avec l'état dont nous avions stipulé l'indépendance, pour se mettre à la suite de l'homme qui s'était fait un jour de nos stipulations et de la vie de nos nationaux, et qui a eu pour médiation entre Montevideo et Buenos-Ayres, ou de concert avec l'Angleterre, ou sans elle, si elle refuse de s'en mêler. Il a demandé enfin que le blocus fût levé et interdit à Rosas comme violeur des engagements pris avec nous. M. le ministre des affaires étrangères, qui ne pouvait se dissimuler l'effet produit sur la Chambre par cet exposé accusateur, a demandé, pour pouvoir y répondre, que la parole lui fut accordée le lendemain; mais sur l'observation faite par M. Thiers que le lendemain, lui, qui sans doute aurait à répliquer au ministre, serait éloigné de la Chambre par des devoirs que plus que personne il avait à remplir; sur la motion faite par M. Odilon Barrot de faire trêve un jour à tous débats politiques pour se réunir dans un seul et même sentiment, et rendre tous ensemble un hommage funèbre à l'un des principaux fondateurs de notre liberté, la discussion a été ajournée au vendredi. Au moment où nous mettons sous presse, M. Guizot vient de renouer le débat. Force nous est donc de renvoyer à notre bulletin prochain l'analyse du complément de cette discussion si grave.

Nous avons dit les dangers qu'il y avait, les difficultés que n'avait pas su conjurer le chef d'expédition de la province de Constantine. M. le gouverneur général, qui en a entrepris une de son côté contre les Kabyles de l'est obsédés encore à Ben-Salem, a, le 12, rencontré un rassemblement de 8 à 10,000 Kabyles, aux environs de Dellys, qui a été défilé par cinq bataillons faisant partie de la colonne ex-

peditionnaire et par 600 chevaux arabes, soutenus par 60 chevaux de notre cavalerie. La perte des Kabyles, dans cette première affaire, a été évaluée à 300 ou 350 hommes. Elle ne nous a coûté que 3 hommes tués et environ 20 blessés. — Le 17, la même colonne a eu un nouvel et sérieux engagement. L'ennemi a laissé encore 3 à 400 hommes sur le terrain; mais, dans cette journée, nous avons eu à déplorer la mort de 40 des nôtres, dont 1 officier de zouaves, et nous avons compté 60 blessés dans nos rangs.

Nous avons donné la première nouvelle du soulèvement du Valais. En une semaine, ce canton a été remué de fond en comble par des événements fort graves, dont le mouvement se fera sentir plus loin. L'insurrection véritable, qui était une réaction bien calculée, est partie du sein même du grand conseil; et, avec l'appui du conseil d'Etat, elle a soumis par la force des armes le parti qui lui résistait. Ce parti, appelé la *Jeune Suisse*, avait fait, en 1840, une révolution, un mouvement victorieux qui, en changeant l'injuste disposition par laquelle le Haut-Valais était maître du Bas-Valais, plaça ses hommes de talent à la tête des affaires. Profitant de la circonstance favorable d'un vorort catholique, le Haut-Valais organisa un coup de main pour rétablir cet ancien état de choses, puis réclama une intervention, que les cantons de Vaud et de Berne refusèrent au vorort, se fondant sur leur manière de comprendre le pacte qui ne donne pas au canton-directeur, mais à la diète seulement, une telle initiative dans les affaires cantonales. Au même instant, la levée en masse de la *Vieille Suisse* se fit, aidée par les milices régulières du gouvernement. Tout était préparé pour cela. Les compagnies du Bas-Valais, qui se portaient sur Sion, se laisserent prévenir, et l'arsenal lui livré à leurs adversaires. Ceux-ci, d'ailleurs, trouvaient des auxiliaires sur le territoire même de leurs ennemis. Plusieurs des vallées transversales du Bas-Valais et leurs montagnards appartenant à la *Vieille Suisse* et surtout au clergé. Ce sont ces paysans qui, postés derrière les colonnes *Jeunes Suisses* en marche sur Sion, leur ont coupé la retraite lors qu'elles se repliaient devant les Hauts-Valaisiens, ont intercepté leurs communications avec Sion, Maurice, et lui ont forcés à se dissoudre en les mettant entre deux feux. Il y a eu un combat acharné au passage d'un torrent nommé le Trient. Les vaincus ont dû se sauver à travers le Rhône et les montagnes, avec mille périls. Ils se sont réfugiés dans le canton de Vaud, qui avait déjà donné asile à leurs familles effrayées. Les populations vaudoises, fort agitées, voulaient se mêler à la lutte et secourir leurs voisins. On a eu beaucoup de peine à dompter l'élan général. Mais des troupes ont été placées sur la frontière, et le conseil d'Etat du canton de Vaud a envoyé en Valais l'un de ses membres avec une mission conciliatrice. Il s'agit maintenant de protéger le sort des vaincus dans leurs personnes et dans leurs biens; car leur cause politique est perdue pour le moment, et leur position, leur précédente conquête, anéantie. Le Haut-Valais a des troupes dans tout le pays. Il est de nouveau le maître. Comment usera-t-il de cette grande victoire, qui en est une aussi, dans toute la Suisse, pour le parti catholique et pour le parti conservateur? C'est la question grave qui reste à résoudre.

Oscar IV, roi de Suède, de Norvège, des Goths et des Vandales, vient de rendre une ordonnance beaucoup moins rigoureuse que ce préambule: il a révoqué le décret du 10 décembre 1812, qui, à la suite des événements de 1801 et 1810, avait fait toute communication avec la famille de Gustave-Adolphe, à laquelle la couronne venait d'être retirée. Cette ordonnance est motivée sur la confiance que le nouveau roi a dans l'attachement de la nation pour lui et pour sa dynastie, et sur la conscience de la pureté de ses intentions propres. C'est là une noble action et un bon exemple.

Si l'attention s'est portée depuis quelques années sur l'Inde anglaise, sur les expéditions militaires qui y ont été faites et sur les gouverneurs généraux qui y ont été plus ou moins brusquement appelés à régner à Calcutta, ce qui se passe dans la partie de l'Inde qui confine la Perse ne mérite pas moins qu'on l'observe. La Russie, qui, en 1837, s'est avisé, en prêtant à la Perse, sa vassale, ses officiers et ses armes, lui conquérir la place de Hérat, était depuis arrivé sans bruit au même but par d'autres moyens. Yr Mohamed, qui, en 1841, à la mort du shah Kamzan, s'était emparé de Hérat, a aussitôt reconnu solennellement la suzeraineté de la Perse. Voilà donc à quel point aboutit la courageuse défense de sir Poltenger. Mais ce n'est pas tout: un envoyé d'Yr Mohamed, le nouveau khan de Hérat, s'est présenté le 24 décembre 1843 à Caboul, où il a eu le honneur de recevoir de la part de son maître, avec le fils de Dost-Mohammed, le vainqueur des Afghans, la forme ainsi solennellement une alliance approuvée par la Russie, dans le but de réunir toute l'Inde centrale contre les oppresseurs de l'Inde orientale.

Si le résultat, si même les détails bien exacts des événements d'ailleurs nous sont pas encore connus, nous savons un peu mieux les causes qui ont servi de prétexte à cette crise. Une lutte très-vive entre l'Assemblée et les ministres, des reproches d'inconstitutionnalité adressés à ceux-ci, une tentative de leur part pour se débarrasser de la censure des représentants, une répartition de la représentation trouvée inégale par certaines parties de l'Etat, notamment par la partie espagnole; l'ambition de la part de Santo-Domingo, à raison de son ancienne illustration, d'être la capitale et le siège du gouvernement, ont été autant de causes qui ont concouru à amener les événements qui ensanglantent encore la république haïtienne. Le mouvement des Cayes, qui s'est propagé jusqu'à Jérémie, a institué un nouveau pouvoir qui se place sous l'éclat de la constitution et qui réclame tous les garanties contre le gouvernement de Port-au-Prince et son président le général Harard, qui combat en ce moment l'insurrection dans la partie espagnole, et n'a pas succombé, comme on avait couru le bruit, au milieu de tant de bruits contradictoires.

Un nouveau complot de nègres pour arriver à la liberté vient d'éclater à la Hayane. Les journaux de Londres ont

publié des correspondances de Cuba annonçant que quarante-cinq ou cinquante Anglais avaient été arrêtés par ordre du gouvernement, jugés et exécutés, comme compromis dans ce fait, que trois cents autres étaient en ce moment détenus, attendant leur jugement, et n'ayant que trop lieu de craindre le sort de leurs malheureux compatriotes. Les nouvelles reçues au Havre contraièrent les exécutions annoncées. Quant aux déclarations, elles paraissent plus vraisemblables, mais on peut douter de l'exactitude du chiffre. Du reste, le gouvernement espagnol doit être éclairé sur les velléités de l'Angleterre pour la possession de l'île de Cuba, par le rôle que jouent les agents de la Grande-Bretagne dans cette colonie, et par ces récits exagérés à dessin pour se créer d'apparens griefs. Que le cabinet de Madrid prépare donc lui-même l'affranchissement, s'il veut déjouer sûrement toutes ces menées.

Le ministère portugais vient d'être molifié. M. Costa Cabral en fait toujours partie; mais il a choisi de nouveaux collègues, tous pris dans le parti absolutiste prononcé. Là encore la liberté ne pourra renaitre que des excès du pouvoir.

La chambre des députés nous promet encore deux séances qui offriront tout le piquant des questions personnelles. M. Charles Lafitte vient d'être réélu à Louviers pour la quatrième fois, et pour la quatrième fois il va falloir se prononcer sur la validité de l'élection. Les faits et la position étant demeurés les mêmes depuis la dernière annulation, on annonce que la proposition sera faite de voter sans discussion. — L'autre député sera celui de M. Jourdan, préfet de la Corse, que le cour royal de Bastia avait renvoyé devant la Chambre d'accusation pour des actes d'administration incriminés. Le conseil d'Etat a refusé de donner l'autorisation nécessaire pour la poursuite d'un fonctionnaire public. Ces actes sont aujourd'hui dénoncés à la Chambre par deux députés. Une commission, qui a examiné l'une d'elles, conclut à l'ordre du jour; l'autre conclut au renvoi au ministre. La chambre va avoir à se prononcer entre ces deux conclusions contradictoires.

Un sinistre accident est arrivé mardi soir près de Gentilly, à la porte de Paris. Des ouvriers étaient occupés dans un carrière en exploitation aux environs, quand tout d'un coup, vers la fin de la journée, un éboulement considérable eut lieu et ensevelit ou coupa la retraite à sept d'entre eux. Ceux qui avaient pu se sauver coururent aussitôt avertir les autorités de la commune, qui se rendirent sur les lieux du sinistre, accompagnés d'un grand nombre de travailleurs, et l'on se mit immédiatement en mesure de faire les fouilles nécessaires pour arriver à la découverte des sept hommes qui avaient disparu. Après trente-six heures de travail, on a entendu la voix des malheureux ensevelis. On put leur faire passer du pain et de l'eau-de-vie. Bientôt après ils étaient rendus à leurs familles. Mais par une fatalité cruelle, alors qu'on arrachait à la mort ces sept hommes qu'on pouvait regarder comme perdus, on a eu à déplorer la perte d'un de leurs libérateurs, victime d'un éboulement partiel.

Exposition des Produits de l'Industrie.

(5^e article. — Voir t. III, p. 49, 153, 161 et 180.)

AGRICULTURE.

Labourage et pâturage sont les deux manelles de l'Etat. Nous avons rapporté, dans un de nos précédents articles, cette maxime du grand ministre d'Henri IV, maxime qui servait de point de départ à toute sa science économique, axiome auquel il a fait découler, comme corollaire, la protection éclairée dont l'entoura l'agriculture. Ne devons-nous pas aujourd'hui inscrire en tête de ce que nous avons à dire de la science agricole, cette maxime qui a guidé de nos jours, et rappeler à nos gouvernants qui il ne suffit pas, pour présider aux destinées d'une grande nation, d'encourager le commerce et l'industrie, mais que c'est surtout l'agriculture qui ils doivent mettre en honneur, le territoire de la France dont il faut améliorer et augmenter la production; car c'est derrière la charrue que l'Etat a, de tout temps, trouvé ses défenseurs, et le pays ses approvisionnement. Depuis quelques années, disons-le, on semble entrer dans la voie des encouragements; les améliorations agricoles attirent l'attention publique; mais qu'il y a encore loin de là à la véritable science, à la saine exploitation du sol! Pour une forme remarquable, combien de milliers d'hectares présentent un spectacle déplorable; pour une exploitation intelligente, combien de méthodes routinières, combien de forces perdues, gaspillées! L'imagination recule à se rendre compte de cette immense activité déperdue en pure perte, de ces essais aveugles ou infructueux, parce que la science luit défaut!

N'est-ce pas encore aujourd'hui le cas de dire avec Olivier de Serres et dans son langage naïf : *On laisse le cultivateur délaissé dans le pauvre langage, dans un qui est son état, à l'agriculture, à l'Etat, il est temps que l'agriculture soit estimée ce qu'elle vaut, et qu'elle compte pour quelque chose dans les intérêts et les destinées du pays.* Elle est loin de nous, il est vrai, l'époque où, dans le royaume de France, la libre circulation des grains était interdite, et où Paris pouvait mourir de faim sans que le Limousin pût venir à son secours et le faire participer à son abondance. Aujourd'hui, il n'y a plus de barrières de douanes, mais il y a encore ignorance, et c'est surtout l'ignorance qu'il faut combattre; quoi de plus allégué, en effet, que de voir une source aussi immense de richesses nationales périr entre les mains qui devraient les faire valoir! La superficie de la France est de 52,760,279 hectares, consacrés, dans les proportions suivantes, aux divers genres de culture :

Terres labourables.	25 559 052 hectares.
Prés.	1 831 621
Verger, jardins.	613 698
Cultures diverses.	934 921
Landes, pâtis, bruyères.	7 239 672
Etang, mares, canaux d'irrigation.	209 431
Ilots.	1 122 315
Vignes.	2 111 822
Forêts.	1 249 133
Total des superficies imposables.	50 765 078 hectares.

Ce tableau fait comprendre l'intérêt de premier ordre qu'il y a à améliorer la culture des terres labourables; leur superficie, qui s'est légèrement accrue par le défrichement des terres incultes et des bois, doit suffire à la nourriture d'une population qui va sans cesse en augmentant. Nous devons dire du reste que les progrès de l'agriculture, quoique lents, ont permis déjà de subvenir avec la même quantité de terres en culture, aux besoins de trente-quatre millions d'habitants. Là où il y a un demi-siècle vingt-cinq millions d'individus vivaient misérablement. A quoi donc a tenu ce progrès? Nous n'hésitons pas à dire que c'est à la division des propriétés, qui a fait qu'il y a eu un intérêt attaché à chaque parcelle de terre, et un intérêt d'autant plus vif, que le propriétaire n'a souvent pas d'autre moyen d'existence. Nous savons que beaucoup d'économistes, et surtout les économistes anglais, se sont élevés avec force contre ce mouvement indéfini des terres. Nous savons qu'un réformateur moderne, frappé des inconvénients qui présente en réalité la culture morcelée, a proposé de vastes associations agricoles, où chacun conserve son intérêt propre, tout en concourant au bien-être de tous. Nous sommes loin de regarder la division extrême des terres comme exempte d'inconvénients, et nous serons les premiers à appeler sur ce point de sages réformes. Mais nous disons que le premier résultat de la propriété est d'attacher l'homme au pays, de faire qu'il ne passe plus indifférent au milieu de ses semblables, car il peut se dire avec orgueil qu'il n'est point un membre inutile de la grande famille, que lui aussi il travaille *pro aris et focis*; et ce sentiment de dignité qui l'ennoblit à ses propres yeux le moralise et le rend ami de l'ordre et du progrès. Quant à la culture en commun, sans passer le système jusqu'à la création d'un phalanstère, nous dirons qu'il existe en France une localité où les habitants ont mis en commun tout ce qu'ils pouvaient mettre sans renoncer à leur propriété, à leur individualité. Leur territoire, considéré comme appartenant à un seul, a été couvert d'un réseau de routes si admirablement tracées, que chacun peut arriver à son champ directement. Au moyen d'un fonds commun, ces chemins sont toujours entretenus en parfait état de viabilité. Cette localité, c'est celle que M. de Dombasle illustre, c'est Hoville, et c'est une des plus riches de France.

Les efforts d'hommes instruits et dévoués pour populariser la science agricole ont été récompensés par ce tout fait infructueux, nous serions injustes de ne pas le reconnaître; un fait seul suffira d'ailleurs pour le prouver. Dans le temps où la plus aveugle routine condamnait les terres à rester en jachères ou à se reposer, comme on disait alors, une année mauvaise amenait une famine et des décès multipliés. Maintenant que le système des assolements est mieux entendu, qu'on a multiplié les prairies artificielles, introduit dans la culture les plants pivotants propres à la nourriture des bestiaux, cultivé en quantité la paille de terre et la betterave, on offre à l'homme et aux animaux une nourriture plus variée, produite par des plantes que ne peuvent pas frapper à la fois de stérilité les mêmes intempéries des saisons, et dès lors les grandes famines sont presque impossibles. Ainsi les disettes de 1789 et 1793 sont moins redoutables que celles de 1812 et 1817, et ces disettes ne sont plus que des chertés en 1830 et 1831.

Que faut-il donc à l'agriculture pour progresser? Il lui faut encore, nous devons le dire, bien des choses, dont nous allons indiquer quelques-unes en passant. D'abord le crédit foncier. Une des plaies de l'agriculture en France est le système hypothécaire; beaucoup de bons esprits se sont préoccupés de cette grave question, et se sont appuyés sur le sort des infortunés cultivateurs rongés par les dettes hypothécaires; on a proposé, pour remédier à ce mal, un grand nombre de remèdes, qui n'entre pas dans notre cadre de développer en ce moment.

Ensuite l'instruction pratique. Une des améliorations le plus vivement réclamées est la création de *fermes-mobles* dans tous les grands centres agricoles du royaume, on viendrait se former des jeunes gens qui, recevant la une instruction spéciale, substitueraient avec discernement les nouvelles méthodes à la routine. La France peut devenir le grenier de l'Europe; mais il faut que l'agriculture y soit honnête et appuyée, que les encouragements et les récompenses aillent chercher l'homme qui laboure lui-même son champ, aussi bien que le riche agriculteur qui améliore sur une grande échelle.

Une réforme à faire marcher de front avec celle du système hypothécaire est l'abolition de l'impôt du sol appliqué aux besoins agricoles. C'est là une des graves questions on se trouve engagé à l'avance de l'agriculture. En effet, qui ne sait l'influence du sol sur la réussite des bestiaux? La ou la mer a pris son, ou se retirant, de laisser du limon salin, se trouvent les prés les plus beaux et les plus fameux bestiaux de France. Cette réforme se réalisera-t-elle un jour, car l'agriculteur, l'économiste et le consommateur la réclament également.

Enfin, ce qui manque encore à l'agriculture, ce sont de bons instruments pour la culture et les récoltes. Nous avons à examiner aujourd'hui si les machines présentées à l'exposition cette année ont fait faire un grand pas à la science pratique qui occupe aujourd'hui tant de bras en France. Commençons par signaler l'absence de l'homme qui à la plus fait pour l'agriculture, d'un homme que la mort a enlevé il y a peu de mois, et qui, à toutes les expositions précédentes,

tenait le premier rang parmi ceux qui s'occupent de la science agricole. M. de Dombasle avait établi à Hoville une fabrique d'instruments aratoires perfectionnés, et on y venait de loin; et même les pays étrangers, entendre le bienveillant et savant cultivateur, admirer ses créations et acheter ses instruments. Il n'avait pas laissé une seule partie de l'agriculture en arrière; tout, depuis la charrue qui ouvre le sillon où le blé doit germer jusqu'au moulin qui doit le réduire en farine, depuis la plantation de la betterave jusqu'à sa transformation en sucre, avait été l'objet de ses études et de ses heureuses combinaisons. Il est mort; mais, après lui, de nombreuses élèves conservent ses traditions, et améliorent dans tous les pays du monde la culture et le sort des cultivateurs.

Ce que nous avons remarqué en grande quantité à l'exposition, ce sont des charrues; chaque contrée veut avoir la sienne, chaque cultivateur qui réfléchit et raisonne fait son invention; mais, nous devons le dire, bien peu nous ont paru avoir atteint le but, qui est d'avoir un sillon bien égal et bien droit, et de diminuer le travail de l'homme et des animaux employés à manœuvrer la charrue. Quoique toutes les charrues ne soient pas également propres à être employées dans les mêmes circonstances, on raisonne à la diversité des terrains, il y a cependant quelques notions générales auxquelles toutes doivent satisfaire: Une des plus perfectionnées, celle qui a fixé l'attention publique et attiré à son auteur, simple garçon de ferme, les encouragements et les récompenses, est la charrue Grand; nous voudrions qu'il nous fût permis de donner à nos lecteurs une description succincte de cet ingénieux instrument, et ils verraient, en le comparant à ceux exposés cette année, que les combinaisons auxquelles se sont arrêtés les exposants ne présentent pas, à beaucoup près, les mêmes avantages; mais notre cadre ne comporte pas cette description.

Nous nous bornerons à décrire une charrue nommée par son auteur, M. Le Bachelier, araire avec support. L'auteur a cherché à réunir les conditions qui doivent avoir pour résultat la moindre résistance possible, au moyen du mode de répartition du frottement et de la pression exercée par la torro qui ouvre le soc de la charrue. Cette répartition consiste à faire participer au frottement, dans une égale proportion, toutes les parties de l'instrument qui contribuent au déplacement de la terre. En outre, et par la raison qu'il est impossible d'exécuter convenablement tous les courbes de labour avec la même charrue, l'auteur a disposé de différentes formes. Le mode de traction adopté pour cette charrue est le même que pour l'araire, qui, comme on sait, est privé d'avant-train; mais on peut à volonté y adapter un support, dans les cas assez nombreux où l'araire a besoin d'être maintenu; ce qui fait participer cet instrument aux avantages de l'araire et de la charrue ordinaire. Ajoutons que pour juger une charrue, c'est à l'œuvre qu'il faut la voir, et pas seulement dans un concours, mais dans une exploitation courante. Nous nous garderons donc bien de recommander celle dont nous venons de parler plutôt que telle autre; nous avons seulement voulu signaler quelques ingénieuses combinaisons qui nous ont semblé la distinguer.

Quand la terre a été ouverte, il faut y répandre la semence; on connaît le mode barbare généralement suivi dans les campagnes, qui consiste à jeter la semence à la main et à faire ensuite passer la herse sur les endroits ainsi ensemencés. Par cette méthode, on a calculé qu'on perdait environ les deux tiers de la semence; aussi ne faut-on pas être surpris de voir un grand nombre de machines à semer à l'exposition; nous ne nous arrêterons pas à les examiner. Le problème à résoudre est de déposer avec mesure et une parfaite égalité la semence dans le sillon et à le recouvrir immédiatement. Mais il faut que la force dépensée pour obtenir cet effet ne présente pas une augmentation de prix sur le système actuel avec semence à la main et recouvrement par la herse.

Plus viennent dans l'ordre des saisons, les machines à faucher, à moissonner, à battre le blé.

M. Lamu, avocat, a exposé une machine à moissonner, composée d'une paire de grands ciseaux portés sur des roulettes; les deux branches des ciseaux sont deux longues tiges de fer, terminées par une poignée, que l'homme manœuvre debout. De plus, sur les lames des ciseaux sont deux petites tringles de fer, qui déterminent, comme il convient, le renversement du blé coupe. Nous ignorons la valeur de cet instrument, qu'il sera bon de voir fonctionner.

M. Gazan a exposé un Loucheur mécanique. C'est une houlette à trois roues, deux grandes au milieu et une petite en avant. Outre de la petite roue et à égale distance l'une de l'autre, il y a trois lacs qui tournent à la fois et sont placés aussi près de terre que l'on veut; le mouvement est donné par la marche de la roue. Pour cette machine, comme pour la précédente, il faudrait assister à des essais. Cependant nous avons osé dire à de bons agriculteurs qu'ils n'avaient pas que cette machine pût servir à la ou l'on l'a est d'un prix élevé.

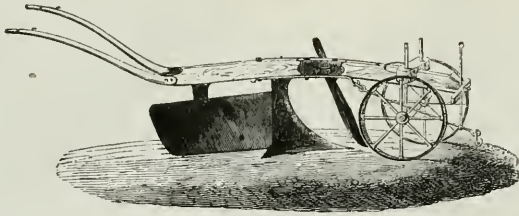
Quant aux machines à battre le blé, il y en a un grand nombre; nous nous bornerons à citer celles de M. Boulet, de M. Mittlefeld, de M. Lagrange, de M. Mdy et de M. Mothes de Bordeaux; cette dernière paraît réunir les suffrages des connaisseurs, parce que le blé y est battu en ligne droite, au lieu de l'être en ligne courbe, ce qui permet de conserver la paille autant que possible. Dans cette machine comme dans les autres, le blé est attiré par des rouleaux adhéteurs. L'innovation importante est d'avoir une araire mobile, qui rapproche ou éloigne la couche de blé à battre, suivant que cette couche est plus ou moins épaisse.

Il nous reste à entretenir nos lecteurs des machines de M. Quinlan-Burand, qui a monté à Paris un atelier de machines agricoles perfectionnées et d'un prix tellement modéré, qu'elles sont abordables au plus pauvre agriculteur. Nous avons choisi, pour en offrir les dessins à nos lecteurs, trois des machines les plus intéressantes, ce sont le bache-paille

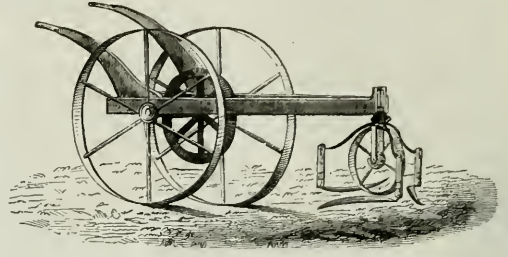
rotatif, le concasseur français et le crible à plan incliné. Le hache-paille est d'invention anglaise, mais il a été perfectionné et grandement amélioré par M. Quentin-Durand. Il

a trois lames cintrées en hélice, et montées sur un cylindre en fonte. Le tranchant de ces lames passe et glisse obliquement sur une entretoise horizontale et près de deux cylindres

tournant en sens contraire, et dont l'un est cannelé. Ces cylindres servent à amener la paille sous les couteaux. Il y a un avantage bien reconnu dans l'agriculture, à hacher la paille



(Charrue de M. Lo Bachellé.)



(Machine à faucher de M. Gargan.)

pour en nourrir les bestiaux, et notamment les moutons, qui la mangent avec avidité dans cet état.

Le concasseur français diffère du concasseur anglais à cylindres cannelés, en ce que les cylindres y sont remplacés par des cônes cannelés en hélices et trempés; il est moins

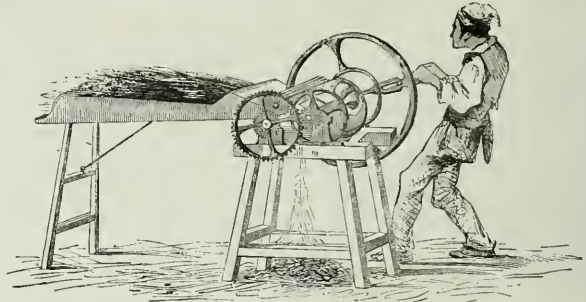
au nettoyage du blé. Il y a un grand nombre de tarares qui produisent d'assez bons effets, et M. Quentin-Durand en a exposé un qu'il intitule *moulin ventilateur cribleur*, et dans lequel il a introduit de notables perfectionnements. Mais nous donnons le dessin d'un nouveau crible à plan incliné, qui se compose d'une trémie et de deux grilles superposées: la première arrête les pierres et les ordures, qui se réunissent, au moyen de deux baguettes inclinées, dans une blouse

qui les expulse; la seconde reçoit le blé, et laisse passer à travers ses mailles très-fines la poussière; la trémie est soutenue par une échelle en arc-boutant, qui permet à l'ouvrier de monter avec un sac ou un panier, et de la remplir. Ce crible a été adopté pour les magasins des régiments de cavalerie. Un ouvrier peut, au moyen de ce crible, nettoyer vingt hectolitres de grain par heure.

Nous voudrions que des hommes comme M. Quentin-Du-



(Concasseur, par M. Quentin-Durand.)



(Hache-Paille, par M. Quentin-Durand.)

difficile à manœuvrer, ne peut se déranger par la maladresse de l'ouvrier, et les cannelures trempées permettent de raviver plusieurs fois les arêtes des hélices. Ce concasseur sert

rand, qui a consacré sa vie à des améliorations économiques, fussent signalés à la reconnaissance publique par les soins du gouvernement; et nous répétons, en terminant, à ceux qui sont à la tête de l'administration de l'agriculture, qu'il faut

prodiguer les encouragements à la science agricole, et qu'ils doivent se rappeler qu'une des grandes solennités de l'empire chinois est le jour où l'empereur mène de sa main la charue en présence de toute sa cour.

Chronique musicale.

Antigone, tragédie de Sophocle, traduite en vers français, par MM. MEURICE et VACQUERIE. Musique des chœurs par M. MENDELSSOHN-BARTHOLDY. — LES CHANTEURS ESPAGNOLS.

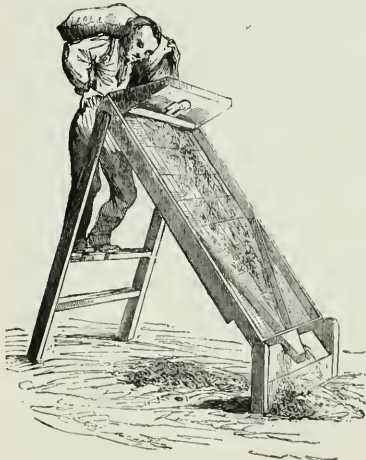
L'illustration a déjà raconté par quelle série de vicissitudes a passé cette œuvre antique, et quelles épreuves il lui a fallu subir avant d'arriver devant le public, un public français du dix-neuvième siècle! L'entreprise était hardie, et plus d'un directeur aurait reculé à l'aspect de tant de difficultés et de périls. Celui de l'Odéon s'est obstiné. Grâce lui en soient rendues! Le brillant résultat qu'il a obtenu prouve à quel point les préoccupations de l'intérêt matériel sont encore loin d'avoir éteint parmi nous le goût des plaisirs de l'esprit, le culte raisonné, sérieux, sincère de l'art.

Il eût été sans doute matériellement impossible de représenter cette simple et noble tragédie d'*Antigone* comme on la représentait jadis dans Athènes, et de reproduire le spectacle grec sans aucune modification. Les théâtres anciens étaient des cirques immenses, où le peuple tout entier venait s'asseoir. L'acteur se perdait au milieu de cet espace: ses traits s'effaçaient dans l'éloignement, et tous ces mouvements de physionomie, qui, chez nous, sont la source de si beaux effets, ne lui étaient d'aucun secours. Il était obligé de se

grandir, de s'exagérer en tout, pour qu'il y eût moins de disproportion entre lui et les objets qui l'environnaient, le cothurne l'exhaussait de plusieurs pouces; il allongeait ses bras par des gantelets, il s'épaississait la taille, il s'affublait d'un masque beaucoup plus grand que son visage, et dont la bouche, toujours ouverte et revêtue de lames de métal, doublait la sonorité naturelle de sa voix. En un mot, l'acteur antique n'était, en réalité, qu'un grand mannequin dans lequel un homme s'enfermait pour lui donner le mouvement et la parole.

L'usage, les mœurs, et la loi elle-même, défendaient aux femmes de paraître en public sur un théâtre, et l'on peut facilement conclure de ce qui précède que l'habit et la forme du masque devaient suffire pour indiquer le sexe des personnages.

La déclamation des Grecs n'était point *parlée*, comme chez nous, mais *chantée*: elle consistait en une suite d'intonations régulières, et se développait au son de la lyre, qui en dirigeait les inflexions. C'était une sorte de récitatif qui, d'ailleurs, devait différer essentiellement du nôtre par sa marche



(Crible à plan incliné, par M. Quentin-Durand.)

pour l'orge des brasseurs, l'avoine, et même pour la féverole et le blé de Turquie.

Nous ne parlerons pas ici des diverses inventions relatives



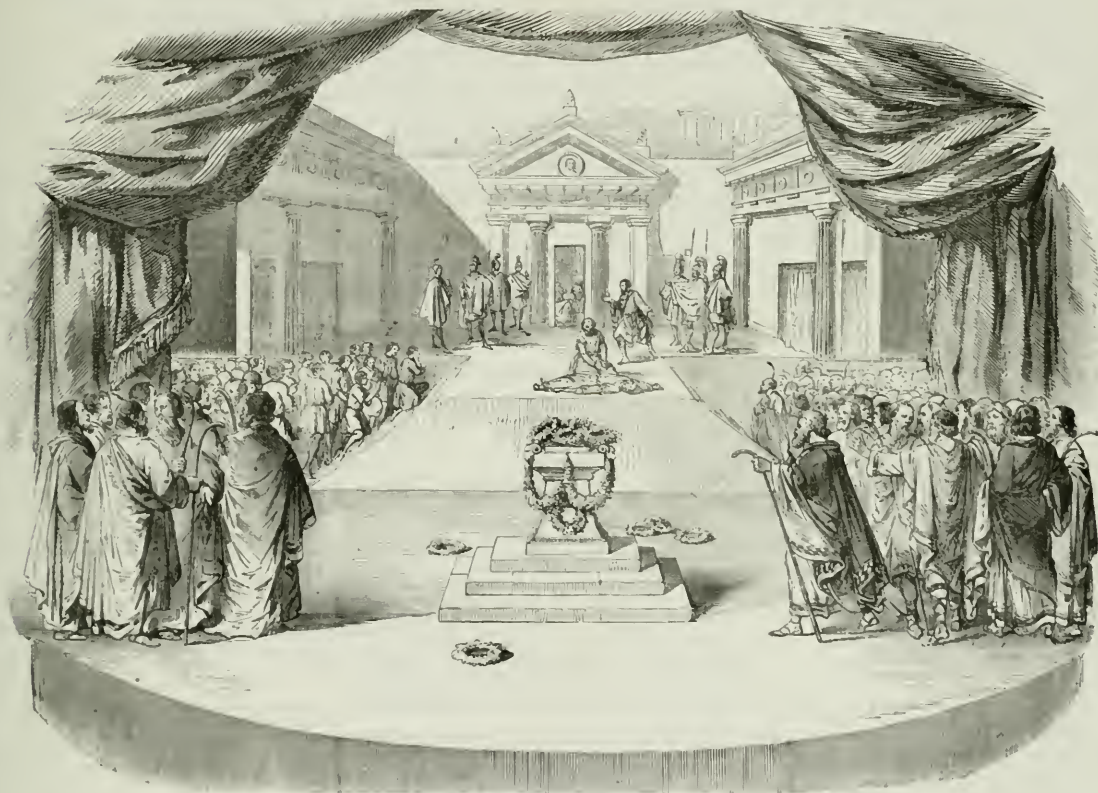
(Scènes espagnoles: M. Ojeda, mademoiselle Massou.)



(Duel entre deux fauf-rons andalous : MM. Ojeda et Cacérés.)



(Scène de Contrabandiers espagnols.)



(Dernière scène d'Antigone : Créon pleurant sur le corps de Hémon, son fils.)



Costumes : Ismène, Mlle Vollet.

Tirésias, M. Rouvière.

Eurydice, Mlle Dupoot.

Créon, M. Bocage.

Antigone, Mlle Bourcier.

Hémon, M. Milon.

et par son caractère. Nous savons seulement qu'il était coupé quelquefois par des ritournelles instrumentales, comme notre récitatif obligé.

Quant à leur chant proprement dit, on ne peut s'en faire aujourd'hui qu'une idée approximative en écoutant certains chants religieux dont l'origine remonte aux premiers temps de l'Église. Mais qui oserait soutenir que le cours de dix-huit siècles, les révolutions politiques, l'invasion des races septentrionales et la longue barbarie du moyen âge ne les ont pas profondément altérés ?

Il fallait donc prendre un parti, et ne tenter ce qui était possible. C'est ce qu'a fait l'administration de l'Odéon avec beaucoup de tact et d'intelligence.

La décoration, réduite aux proportions de la scène moderne, reproduit en petit la décoration antique. Au fond, le palais du roi thébain; à droite et à gauche, deux entrées qui s'ouvrent l'une vers la ville, et l'autre vers la campagne. Sur le devant, l'avant-scène, plus basse que la scène de quelques pieds, et destinée aux évolutions du chœur. Au milieu de l'avant-scène, l'autel de Bacchus, en l'honneur duquel ces solennités étaient célébrées. Puis un double escalier qui réunit la scène et l'avant-scène.

Les costumes ne sont pas moins exacts que la disposition du théâtre. Ils ont été dessinés par M. L. Boulanger, d'après les modèles antiques qu'on a eu lieu d'estimer les plus fidèles.

La traduction suit l'original pas à pas, phrase pour phrase, souvent même vers pour vers. Elle ne se borne pas à rendre le sens du poète grec; elle reproduit jusqu'à un certain point la couleur de son style, la nature de ses images, la forme et l'allure de ses périodes, l'élan de ses mouvements passionnés. Le travail qu'avaient entrepris MM. Meurice et Vacquerie présentait des difficultés effrayantes: ils les ont surmontées avec un rare bonheur.

Non pas qu'ils n'aient subi quelquefois de dures nécessités, et fait, de parti pris, quelques sacrifices. C'est un rude labeur que de faire entrer de force dans un moule nouveau des pensées qui ont déjà reçu antérieurement une autre forme! Souvent l'arrangement et le bon choix des mots en souffre, et aussi l'harmonie du vers. Mais ce qu'on aurait le droit de reprocher à MM. Meurice et Vacquerie dans un ouvrage original, il faut les en louer dans une traduction. Ils se sont oubliés en présence de leur auteur; ils se sont immolés à Sophocle: noble dévouement qu'on ne saurait trop applaudir!

Au surplus, ces sacrifices dont nous parlons ont été rares. Leur ouvrage abonde en vers heureux, et il y en a de très-remarquables. Jamais poète ancien ou moderne, — Virgile excepté, — n'a été traduit en français avec une précision plus simple à la fois et plus élégante.

« Rien de moins compliqué que le drame de Sophocle: rien qui soit plus pauvre d'événements et de péripéties, et plus étranger à tous ces moyens d'effet qu'a inventés l'art moderne. Une seule question s'y débat: Polynice recouvrat-il, ou non, les honneurs de la sépulture? Créon, la condamné à errer éternellement sur les bords du Styx, et menace de mort quiconque enfreindra ses ordres; Antigone se dévoue. On la saisit, on l'amène au tyran, qui ordonne son supplice.

Après le crime vient l'expiation. Hémon, le fils unique et chéri du roi, aimait Antigone: il va se tuer sur son cadavre. La reine apprend la mort d'Hémon, et se poignarde à son tour en maudissant son époux. Créon reste seul, vaincu, brisé, appelant la mort à son secours, et déjà plus mort que les morts, comme il dit lui-même.

Voilà tout; mais n'est-ce point assez? et n'imagine-t-on pas quel puissant intérêt doit s'attacher à cet héroïque développement de la fille d'Œdipe, et au poétique développement des nobles passions qui l'animent? Et quand le roi, si longtemps corru et inflexible, reparait à la fin, rapportant dans ses bras le corps inanimé de son fils; lorsque, agenouillé devant ce cadavre sanglant, il écoute l'esclave qui lui apprend la mort de son femme, qui reste là, courbée sous la main des dieux, abattu, grémissant, et criant quatre fois *Malheur!* ne voit-on pas combien un tel spectacle et une si grande leçon doivent frapper l'imagination des hommes? »

Il ne faut donc pas que l'on s'étonne de la foule qui assiège chaque soir les abords de l'Odéon, ni du respect religieux avec lequel on assiste au lent développement de cette action si simple et si attachante, ni des émotions qui agitent l'auditoire, et des transports d'admiration qu'il fait déborder pour ces sublimes beautés du poète grec, auxquelles des poètes français viennent de rendre la vie et la jeunesse. L'art grec n'a pas une allure aussi régulière que le nôtre, à beaucoup près, ni des formes aussi savamment étudiées; mais le fond fait oublier la forme, et, de quelque manière qu'on les présente, les grandes pensées, les nobles passions et les beaux vers font toujours leur effet sur les esprits délicats de tous les pays.

Quel malheur que le travail de M. Mendelssohn n'ait pas la même valeur que celui de MM. Meurice et Vacquerie! Sans faire précisément de la musique grecque, on pouvait essayer du moins de s'en rapprocher. Il nous en reste quelques échantillons: ce nous commencent la nôtre, et, si la tradition ecclésiastique n'a pas fidèlement conservé les habitudes musicales d'autrefois, elle met du moins sur la voie l'artiste savant et consciencieux qui en voudrait tenter la restauration. M. Mendelssohn-Bartholdy pouvait en essayer une à peu près semblable à celle qu'exécutent nos architectes modernes, à qui deux colonnes rongées par les temps et un pan de muraille à demi écroulé suffisent quelquefois pour reconstruire sur le papier un monument antique.

M. Mendelssohn n'a pas poussé l'ambition si loin. Il est resté dans la localité moderne. Il a fait de la mélodie, du rythme, de l'harmonie, de l'instrumentation modernes, et c'est à l'point de vue moderne que son œuvre doit être examinée.

M. Mendelssohn est un homme d'un grand talent et qui a déjà fait ses preuves. Nous n'avons pas besoin de dire que

son instrumentation est habilement traitée, que ses voix sont généralement bien disposées, que son harmonie est très-correcte. Cela est connu d'avance: c'est un ouvrage de M. Mendelssohn ne saurait être autrement. Mais y a-t-il dans celui-ci, à une dose suffisante, de l'inspiration, de la verve, du mouvement, de l'expression, de l'intérêt mélodique ou harmonique? Nous voudrions bien dire: oui, et notre respect pour la vérité nous oblige à dire: non.

« Que cela est beau! » s'écriait-on de toutes parts dans une réunion où Chapelain venait de lire un poème de cette célèbre *Pucelle*, aujourd'hui si complètement oubliée. « Sans doute, dit tout bas la duchesse de Longueville en étouffant un bâillement; c'est bien beau.... mais c'est bien ennuyeux! »

La bruyante admiration que certains auditeurs, à la première représentation, prétendaient éprouver pour les chœurs d'*Antigone*, nous a remis en mémoire l'histoire de madame de Longueville et son observation si naïvement juicieuse.

Nous n'analyserons pas les sept ou huit morceaux que renferme la partition de M. Mendelssohn. Nous serions exposés à répéter tout souvent les mêmes remarques et les mêmes reproches. Peu d'invention mélodique, peu ou point d'expression, rythmes lourds et monotones... Mais n'insistons pas sur des vérités pénibles, et terminons, en faisant une exception pour le chœur du cinquième intermède, l'hymne à Bacchus, qui a du moins une partie des qualités dont les autres morceaux sont dépourvus.

— Il y a eu dernièrement, au Théâtre-Italien, une représentation curieuse à quelques égards. Deux chanteurs espagnols, MM. Ojeda et Carérés, ont exécuté plusieurs morceaux d'un opéra espagnol, composé à Madrid par M. Basili. L'introduction de cet opéra ouvrait la marche. Ce sont des contrebandiers réunis dans une *posada*, qui boivent, chantent, et aussi se querellent et se gourment un peu, ce nous semble. La musique de M. Basili rend avec une certaine vivacité ces divers incidents.

Un autre morceau de ce compositeur a fixé l'attention de l'auditoire. Une cantatrice exécute la cavatine de *Norma*. Un dilettante castillan ne peut contenir son admiration, et l'exprime en chantant de la manière la plus plaisante, pendant que la *prima donna* poursuit sa tâche avec un sang-froid imperturbable. Ainsi l'air tragique de *Norma* devient tout à coup un duo bouffe. Cette idée est originale, et l'effet du morceau est assez piquant.

Il est à regretter seulement que les airs espagnols aient tous le même rythme et la même physionomie. Toujours du plaisir n'est plus du plaisir, dit Zadjé. — Toujours du bolero... Mais respectons les goûts d'autrui, même quand nous ne les partageons pas.

Le dernier des Comités Voyageurs.

(Voir t. III, p. 70, 86, 106, 118, 138, 150, 170, 186 et 202.)

X.

L'ANCIEN ET LE MODERNE.

« Jeune homme, poursuivit Potard en donnant à sa voix un accent de plus en plus solennel, vous vous trompez étrangement si vous ne voyez dans ma confiance que le désir de vous distraire et d'intéresser votre curiosité. Voici bien des années que ce secret demeure enseveli dans mon cœur, et vous êtes le seul homme en faveur de qui je me sois départi de ma réserve. C'est la fatalité qui le veut; ce secret doit être désormais le vôtre comme le mien. Il est des choses qu'il fallait vous apprendre avant de vous demander compte de vos intentions et de vos desseins. Maintenant, monsieur Beaupertuis, répondez-moi d'une manière catégorique, avec franchise, avec loyauté. Songez-vous à mettre à couvert l'honneur d'une jeune fille que vous avez séduite? Consentez-vous à épouser ma Jenny, l'enfant d'Agathe? Voyons, expliquez-vous. »

Pendant tout ce récit, Edouard avait eu le temps de prendre une détermination et de préparer son rôle. Aussi fit-ce de l'air le plus naturel du monde qu'il répondit :

« Mais vraiment, père Potard, je ne sais ce que vous voulez me dire! L'amour paternel vous égare; en quoi puis-je être mêlé à tout ceci? »

— Jeune homme, reprit le voyageur en s'emparant de ses deux mains, prenez-y garde, votre sang-froid m'exaspère. Voilà une dissimulation qui est bien de notre époque! L'hypocrisie à côté de la trahison!

— Monsieur Potard! s'écria Beaupertuis s'animant à ce reproche.

— À la bonne heure, vous vous fâchez; j'aime mieux ça. Jeune homme, vous devez penser qu'à mon âge on ne se jette pas dans les choses à l'étourdie. Les modernes sont des rousés, je le sais; mais ils n'en sont point encore à peloter les anciens. Donc, pas de manœuvres défilées; ce serait du temps perdu. Traitons ceci d'après les procédés d'autrefois, si l'un vous plaît. Dites-moi tout simplement non, et je verrai ce qui me reste à faire; mais quant à battre la campagne et à me glisser entre les mains, ne l'espérez pas, Beaupertuis! Je vous tiens, saprotte, et je ne vous lâcherai pas.

— Monsieur Potard, reprit le jeune homme d'un ton calme, vous êtes monté et prévenu; vous êtes le joint d'un malentendu et d'une méprise; cela excuse à mes yeux ce que vos paroles peuvent avoir de blessant. Parlez donc, expliquez-vous avec plus de détail, et je que sache au moins sur quoi vous soupçonnez fondés.

En prononçant ces mots, Edouard avait pris des airs si diplomatiques et un aplomb si étudié que l'irritation du voyageur ne lit que s'en accroître.

« Ah! il faut des preuves? s'écria-t-il; nous marchons lo

code à la main; je joue au magistrat! Encore la méthode moderne! Les séducteurs d'aujourd'hui se mettent en règle avec la loi! A moins de les prendre la main dans le sac, ils se tirent de qualité. Très-bien! Vous voulez des preuves, monsieur Beaupertuis? alors écoutez!

— Écoutez! répondit Edouard sans rien perdre de sa tranquillité.

« Je vous bien, jeune homme, que vous avez une pauvre idée de la perspicacité de vos chefs de file. Le mépris de l'âge et de l'expérience est encore une invention récente; mais il ne faut pas en abuser. Par exemple, si simple que soit un homme, croyez-vous qu'il puisse se méprendre sur le motif qui vous guidait, lorsque je vous surpris dans ma maison, sur le palier de mon appartement? »

— Mais il me semble, dit Edouard, que je vous donnai alors une explication, et qu'elle parut vous satisfaire.

— Vous voyez que non, Beaupertuis. Et plus tard, quand nous eûmes quitté la place Saint-Nizier pour aller loger aux Brotteaux, pensez-vous que je me sois trompé sur l'apparition nocturne qui troublait mon repos? Vous entriez alors chez moi à la faveur des ténèbres, jeune homme, et par le chemin des voleurs.

— L'accusation est grave, monsieur; quelles sont vos preuves? répliqua Edouard avec son calme imperturbable.

— C'est cela, des preuves! toujours des preuves! Procédez moderne! Nous sommes ici comme aux assises. On fait un appel à la conscience d'un homme, et il vous répond par des arguments d'avocat. Vous verrez qu'il faudra désormais faire constater les séductions par huisserie, et fournir le témoignage judiciaire du déshonneur de nos enfants! Oh! les modernes! les modernes! Mais où avez-vous donc le cœur, malheureux!

— Voyons, père Potard, dit Edouard en l'interrompant, ne vous exaspérez point ainsi. Vous êtes la victime d'une illusion, c'est tout ce que je puis vous dire. Voici trois ans que je n'ai pas mis les pieds à Lyon. Toujours en voyage! toujours!

— Je vous attendais là, jeune homme. C'est vrai: vous étiez un tacticien habile; quand le moderne se mêle d'intriguer, il n'y épargne pas la façon. Vous avez dressé ce finaud d'Eustache, et il vous sert à dépister les chiens. Pour tromper un Argus incommode, rien ne vous a coûté, ni les lettres venues de loin, ni le timbre de la poste, ni la complaisance de votre commis. Ah çà! vous ne prenez donc pour des buses, pour des oies domestiques, pour des pingouins? ajouta le voyageur en se croisant les bras avec indignation. Est-ce que vous vous imaginez que nous sommes nés d'hier, jeune homme, et que nous ne voyons pas des ficelles qui sont grosses comme des câbles? »

Potard était si évidemment monté, que Beaupertuis, malgré toute son assurance, n'osa pas l'interrompre d'une manière ouverte, et se contenta de jeter les yeux à droite et à gauche comme un homme qui voudrait quitter la partie.

« Ah! des preuves! poursuivait son interlocuteur; il vous en faut absolument? Cherchons donc si l'on n'en existe pas quelque-une. Qui sait si le hasard, dans sa justice aveugle, n'aurait pas trahi le coupable? »

Edouard devint plus attentif et examina le vieux voyageur avec défiance. De son côté, Potard cherchait à le pénétrer avec un regard plein de menace et d'ironie. En même temps il étendait la main vers l'oreille gauche du jeune homme.

« Qu'avez-vous donc là, monsieur? » lui dit-il. Beaupertuis ne put se défendre d'un moment de trouble; mais ce ne fut qu'un oubli imperceptible, la durée d'un éclair.

« Où donc, monsieur? répondit-il froidement. — Ici, poursuivit Potard avec quelque impatience, sous mon doigt; touchez donc votre cartilage. »

Le jeune homme, comme pour se rendre à l'invitation de Potard et avec une insouciance affectée, porta la main à son oreille.

« Bah! dit-il, une écorchure! »

« Une écorchure! s'écria Potard dont les yeux s'enflammaient de colère. Bien-trouvé l'explication moderne! Monsieur, monsieur, ajouta-t-il s'exhalant, les écorchures ne laissent pas des cicatrices de ce calibre: c'est un trou de grenaille que vous avez là, monsieur; et ce trou, c'est mon fusil qui l'a fait, la nuit où vous sortîtes de chez moi à la dérobée, en fuyant devant ma vengeance comme un filou, comme un malfaiteur.

— Vous m'injuriez gravement, monsieur Potard, dit Beaupertuis avec quelque fierté.

— Vous n'êtes pas au bout, jeune homme, et vous me traitez en police correctionnelle si cela vous convient. Genre moderne; vous êtes digne d'en user. Voyez-vous, je vous ai conduit ici avec l'intention de vous prendre par les sentiments. C'est dans ce but que je vous ai raconté mes aventures et les circonstances romanesques au milieu desquelles ma Jenny est née. Je voulais vous toucher, vous amener ainsi à un aveu. En me dépeignant intérieurement pour ma fille, je croyais faire une part suffisante à la question d'intérêt qui peut manquer de ce côté. C'était une expérience; il s'agissait de savoir si vous aviez de l'âme: j'ai trouvé chez vous un caillou en place du cœur.

— Monsieur!

— Oui, monsieur, et vous n'êtes pas le seul. C'est encore une découverte moderne: l'égoïsme et l'intérêt pétrissent tout aujourd'hui. Voici un quart d'heure que je vous observe: vous n'avez pas eu un seul élan généreux, pas une inspiration naturelle. Vous avez tout calculé; vos gestes, vos paroles, votre contenance.

— Monsieur Potard....

— Laissez-moi achever, jeune homme, et nous réglerons nos comptes ensuite. J'ai donc essayé de toucher votre cœur; il est resté insensible. Maintenant, retenez bien ceci: le séducteur de ma Jenny n'aura de repos ici-bas que le jour où

sa faute aura été réparée. Je n'ai pas placé toutes mes affections sur une seule tête, tremblé pour elle toute ma vie, épuisé ce que la tendresse d'un père peut imaginer de dévouement et de soins, sacrifiée à cette enfant mon bonheur, mon repos, ma gaieté même, pour que l'œuvre de tant d'années vienne se flétrir au contact d'un Machiavel blâsé avant l'âge, d'un tartufe, d'un Escobar, d'un jésuite...

— Monsieur, ces insultes...
— Venez-les comme vous voudrez, jeune homme, s'écria Potard avec emportement : je ne rétracte rien. Allez, vous n'êtes pas au bout. Ah! vous voulez ruser avec moi, jouer au fin et me gorger de couleurs? Eh bien! je m'attache à vos pas pour ne plus vous quitter; je deviens, des aujourd'hui, votre cauchemar, votre spectre, votre statue du commandeur : je vous entraînai aux enfers s'il le faut, plutôt que de vous lâcher. Si vous voulez que nous nous battons, nous nous battons, à l'épée, au pistolet, à la carabine, au canon-Païlhans, comme vous voudrez; nous nous battons dix fois, vingt fois, trente fois, jusqu'à ce que je vous aie laissé sur le carreau. Vraiment, ce serait un rôle trop commode que celui de séducteur. On aperçoit une jeune fille à la promenade, on la suit, elle a le malheur de remarquer cette attention, l'imprudence d'y répondre, et, de faiblesse en faiblesse, elle en vient jusqu'à l'oubli de son honneur. C'est bien : il ne reste plus au suborneur qu'à s'en vanter lâchement avec quelques amis, et à voler vers d'autres conquêtes. Voilà de vos calculs, messieurs les Lovelaces! Et l'aveur de cette jeune fille brisée en un jour, et les larmes de sang que va verser un père en voyant le deuil et la honte assis sur le seuil de sa maison, tout cela vous importe peu, il n'y a pas même place dans vos âmes pour les remords. Monsieur Beauportis, ajouta Potard en élevant la voix avec véhémence, avec moi il n'en ira point ainsi : vous ne porterez pas aussi légèrement le poids de votre crime; vous ne mourrez pas plongé dans le cœur un poignard empoisonné sans que j'essaie de vous rendre-mal pour mal, blessure pour blessure. Plûtôt que de laisser un pareil outrage impuni, j'oyez-vous, monsieur... je ferais un exemple... un exemple épouvantable... je vous assassinerai.

En prononçant ces derniers mots, Potard avait porté les mains sur son interlocuteur et l'avait saisi au collet. Sa figure bouleversée, ses yeux injectés de sang, indiquaient à quel degré d'exaspération il était parvenu. Beauportis comprit, à la vigueur des phalanges qui le contenaient, que la partie ne serait pas égale pour lui; sans rien perdre de son sang-froid, il essaya de conjurer le danger par une diversion :
« Monsieur Potard, dit-il, ne vous laissez pas emporter; cela n'arrange rien. En aucune manière, il ne me convient de paraître céder à la violence. »

Le voyageur ne lâchait pas prise et continuait à secouer le jeune homme sous son poignet de fer.

« J'en aurai le cœur net, s'écriait-il, je vous briserai en dix mille morceaux. Perdre mon enfant! Beauportis, vous ne noussez au crime. »

Cependant, cette fureur s'étant un peu calmée, Edouard put espérer de se faire entendre.

« Monsieur, poursuivait-il, avant de descendre à une scène indigne de vous et de moi, peut-être auriez-vous dû vous assurer davantage de l'exactitude de vos soupçons. Et si vous vous trompez!

— Encore répondit Potard que l'impatience regagnait.
— Assez de voies de fait, si il vous plaît, monsieur. Je me mets à vos ordres. Que vous faut-il? La preuve de votre méprise? Je vous la fournirai.

— Comment cela, jeune homme?
— Chez moi, dans trois jours, le temps d'écrire à Lyon. Je vous quitte pour aller me mettre en mesure. »

« En même temps Edouard lut un pas vers la porte, mais le voyageur le prévint et lui barra le passage.
« A merveille! dit-il. Encore une combinaison moderne; une fois hors d'ici, vous prendriez la clé des champs, et il me faudrait retrouver votre piste. Le jeu est vieux, monsieur Machiavel, tâchez de vous en servir d'un autre. »

— Mais vraiment...
— Non, vous dis-je, je vous tiens, vous ne m'échapperez plus. Il faut que tout ceci s'éclaircisse, voyez-vous; je ne suis pas un père de comédie. Cependant, écoutez. Vous demandez du temps, vous en aurez, mais sans me quitter d'une semelle. Voici ce que nous allons faire. Ecoutez-moi.
— Je vous écoute.

— Nous allons rouler hors de Dijon tous les deux; nous prendrons le coupé pour Lyon. Une fois là, je vous conduis auprès de Jenny et de Marguerite, et vous vous expliquerez devant elles. Après cette entrevue, si j'ai tort, je vous offrirai toutes les réparations du monde. Qu'en dites-vous?
— Pendant que Potard livrait ainsi son dernier mot, Beauportis avait rapidement réfléchi, et ce fut sans la moindre hésitation qu'il répondit au voyageur :

« J'accepte vos conditions.
— Eh bien! venez, s'écria Potard; et pour que je vous aie toujours sous la main, nous n'aurons plus qu'une seule chambre. Avec les modernes, il faut avoir l'œil ouvert. »

XI.

A LYON.

Avant de suivre Potard et son compagnon dans l'épreuve décisive qu'ils poursuivait, il convient de jeter un coup d'œil en arrière pour fixer la situation de quelques personnages de cette histoire.

L'instinct paternel n'avait pas trompé notre héros : sa Jenny avait été séduite par Edouard, et cette séduction ne différait guère de celles qui atteignent les jeunes filles du peuple dans leur premier épanouissement. Les circonstances en étaient toutes simples, toutes vulgaires; l'ignorance de l'enfant avait merveilleusement servi les calculs d'Edouard; quelques mots d'amour suffirent pour l'exalter et la vaincre.

Comment eût-elle résisté? Marguerite n'était pour elle ni un conseil ni un guide. Une mère seule peut devenir les premières impressions qui naissent dans un cœur, surveiller cette effervescence, la dominer et empêcher qu'elle n'aille jusqu'à une faute. Jenny avait reçu des éléments d'éducation, et Marguerite avait soin de la maintenir dans quelques pratiques de piété; mais ce qui devait être une sauvegarde se changea précisément en écueil. En fait de lectures, la jeune fille se sentit bientôt entraînée vers celles qui parlaient à son imagination et la peignaient de héros de fantaisie. Elle lut des romans, et son âme naïve fut troublée par les passions fiévreuses qui y régnaient. Aussi le premier regard d'amour que lui adressa un jeune homme fut-il le signal de sa défaite; l'occasion seule manquait encore, mais elle ne tarda pas à se présenter.

Si Potard avait séjourné à Lyon, il aurait pu opposer à la séduction les ressources de l'expérience, écarter de Jenny le poison que versent les cabinets de lecture, défendre la place contre les ruses des assignations. Mais les affaires tenaient le voyageur éloigné pendant plus de dix mois dans le cours de l'année, et sa sille disposait ainsi d'une liberté à peu près sans limites. D'ailleurs, par la position qu'évoque qui l'avait prise, Potard s'était volontairement privé d'une partie de son ascendant sur Jenny. Elle l'aimait sans le craindre, et, loin de lui obéir, elle en avait fait l'esclave de ses caprices. Notre héros portait ce jong avec plus d'amour que de sagesse; les motifs de son enfant l'enchaînaient, il en provoquait chaque jour de nouvelles; et ce fut ainsi qu'elle s'éleva, libre comme l'air, et contenue seulement par son excellente nature. Marguerite, quand on la possédait à bout, grondait bien de temps à autre; mais la bonne femme ne savait pas résister non plus aux caresses de sa Jenny. Il suffisait que la jeune fille se jetât dans ses bras pour que la Bourguignonne fondit en larmes et se sentit désolée.

Ainsi avait lieu le fils d'Agathe, marquée, comme sa mère, du sceau de la fatalité. Tous les dimanches, sa nourrice, en bonne chrétienne, la conduisait à l'église de Saint-Nizier; cette circonstance, hélas! précipita la chute. Au nombre des élégants qui venaient papillonner autour des fleurs de beauté répandues dans la nef et dans les chapelles, Edouard Beauportis était l'un des mieux gâtés et des plus assidus. Il remarqua Jenny, et lit tout au monde pour en être remarqué. Rien ne préte autant au trouble des sens que le recueillement du lieu saint, les parfums qu'on y respire et ces sons de l'orgue, voilés ou impétueux, qui semblent vibrer à l'unisson des cordes de l'âme. Bien des passions mondaines naissent dans une enceinte ou ne devraient éclore que des pensées chastes et des inspirations spirituelles. Notre nature est si prompt à pécher qu'elle s'arrête de ce qui est destiné à la vaincre; tout lui sert de prétexte; elle se joue des chaînes qu'on lui impose. Pendant que Marguerite, agenouillée sur les dalles du temple, le rosaire en main et la prière sur les lèvres, s'absorbait consciencieusement dans ses devoirs religieux, notre héros regardait avec Edouard des regards pleins d'ivresse et des signes d'intelligence à l'usage des amoureux. Une fois arrivée là, rien ne pouvait la défendre, et sur cette pente dissolvante elle roula promptement vers l'abîme. Aucune difficulté de position, aucun embarras de surveillance ne la protégeait; elle n'essaya pas même de se garantir d'un péril qu'elle ignorait, et s'abandonna à ce premier penchant avec l'imprudence de son âge. A seize ans calculée-t-on jamais?

Dès ce jour Edouard fut le maître absolu des volontés de cette enfant; il exerça sur elle un empire sans bornes. Elle devint son esclave et ne s'appartint plus. Ni Potard, ni Marguerite ne furent plus rien pour elle : elle attendait le mot d'ordre du héros, prête à tout traîner plutôt que de déplaire à celui qu'elle aimait. Beauportis, on l'a vu, était un de ces esprits froids qui sentent leurs actions et ne se déterminent qu'après un long calcul. Il façonna Jenny à sa guise, la rendit impénétrable pour d'autres que lui, s'en fit un instrument docile, et l'isola des influences qui pouvaient balancer la sienne. C'est ainsi qu'il était parvenu à maintenir dans leurs rapports un mystère qui en doublait le charme et en garantissait la sécurité. La jeune fille se trouvait fascinée à ce point que jamais elle n'avait interrogé Edouard sur ses intentions, ni étendu sa pensée jusqu'aux conséquences de sa faute.

Beauportis avait besoin de ce dévouement aveugle : il servait ses plans et aidait à ses projets. Le jeune homme trouvait dans Jenny une maîtresse qui lui eût été difficile de remplacer; il y tenait donc, et beaucoup, mais à ce titre seulement. Il avait tout pesé, il ne pouvait pas en faire sa femme. C'était un jeune homme prudent et avisé, comme tous les enfants du siècle. Il avait calculé que sa figure, sa fortune et sa position représentaient une dot de deux cent mille francs, et il s'était dit qu'il ne marcherait vers l'autel qu'à ce prix. Encore, en véritable commerçant, tenait-il ses prétentions plus haut afin de pouvoir au besoin en rabattre quelque chose. En attendant, Jenny était une distraction fort convenable, un moyen de passer, sans ennui et sans impatience, les heures du célibat. A vingt-cinq ans, d'ailleurs, rien n'est pressé en fait d'établissement, Edouard pouvait prolonger pendant quelques années encore cette chasse aux grosses dots et aux riches héritières. Tels étaient les calculs de cet habile jeune homme, et eussent-ils été moins sages, son père aurait pris soin de les rectifier. Le chef de la maison Beauportis était un de ces hommes qui n'apprennent les choses qu'en raison de ce qu'elles rendent, et qui ne manifestent à un sentiment à quoi il est bon et ce qu'il peut rapporter. Cette race qui peuple aujourd'hui notre corps électoral et nos deux Chambres, trouvait dans le chef et fondateur de la maison Beauportis la personnification complète de ses projets et de ses tentatives. L'honneur, mot sonore et creux! L'amour, agréable chimère! Le dévouement, erreur d'un autre âge! Le désintéressement, utopie! Vive l'intérêt! c'est le dieu et le culte du temps! Hors du domaine des intérêts, qu'y a-t-il de réel et bas, si ce n'est la privation et la misère?

et sous la royauté de l'argent, quoi de plus glorieux que de se faire, à force de millions, une place parmi les seigneurs de l'atelier et de la finance?

Voilà dans quelles mains Jenny était tombée; c'est à ce rôle que la réduisaient les calculs du fils et les opinions bien connues du père. On a vu qu'Edouard ne démentait pas le sang des Beauportis, et quel honneur il faisait à son auteur sous le rapport de la prudence. C'est ce que Potard appelait, dans son langage, les procédés modernes. Ce brave garçon, tout expansif, ne pouvait pas croire à une habileté si réfléchie et si soutenue. Aussi, quand il sortit avec Beauportis du restaurant l'orgue où avait eu lieu sa conférence, un doute involontaire s'empara de son esprit à la vue d'un jeune homme si calme, si maître de lui-même. Il eut peur de s'être trompé, d'avoir été trop promptement à une première impression. Cette hésitation ne fut pas toutefois de longue durée. Il s'agissait de sa fille, ce motif justifiait tout à ses yeux. Il s'était d'ailleurs avancé de manière à ne pouvoir reculer, et trop de circonstances accusaient Edouard pour qu'il ne pût pas jusqu'au bout cette douloureuse enquête.

Alfieri dans ses projets, il ramena donc Beauportis à l'hôtel du Chapeau-Rouge et l'installa à ses côtés, dans sa propre chambre. De toute la soirée il ne le quitta pas, alla arrêter avec lui deux places à la diligence de Lyon qui devait partir le lendemain, acheta ses préparatifs dans la soirée et ne se coucha que vers minuit. Depuis dix heures, Edouard avait pris ce parti, et quand Potard gagna son lit, le jeune homme était plongé dans un profond sommeil.

« Déjà, je me sentais trompé, se dit le vieux voyageur en le regardant; un coupable ne dort pas ainsi, surtout côté à côté de son bourreau. »

Sur cette réflexion, il s'assoupit, et grâce au vin de la Côte-d'Or, il ne se réveilla qu'au jour. A peine ses yeux se furent-ils ouverts qu'il les dirigea vers le lit de son compagnon. Les rideaux étaient fermés, et aucun indice ne trahissait la présence d'un être vivant. Potard se leva, alla brusquement vers cette couche... elle était déserte. Il agita les sonnettes à les briser; les garçons de l'hôtel accoururent. Edouard, il les interrogea; les réponses étaient désespérantes. Edouard Beauportis était parti depuis deux heures; il avait pris une voiture de poste, et roulait sur la route de Lyon. A cette nouvelle, Potard bondit comme un tigre blessé, s'habilla à la hâte, ramassa ses effets péle-mêle et alla se jeter dans un cabriolet de voyage pour s'élaner à la poursuite du fugitif.

« Deux heures d'avance! s'écriait-il; avec de l'argent, cela se ratrape. Postillons, six francs de guides, et si vous crevez un cheval, je le paie. »

Mais Edouard avait fait le même calcul, et sa générosité dépassait encore celle de Potard. Le désir d'échapper à cette poursuite lui donnait des ailes et lui suggérait une foule d'expédients. Souvent le vieux voyageur trouvait le relais démonté ou garni seulement de bêtes poussives. Il s'arrachait les cheveux de rage, mais son désespoir ne réparait rien. Il perdait ainsi huit heures sur le fugitif, qui détalait devant lui avec la rapidité de la foudre. Enfin son cabriolet entra au grand trot dans le faubourg de Vaïze, traversa la ville et les deux heures, et vint déboucher sur l'allée salomennaise des Brotteaux. Quelques minutes après, il descendait sur le seuil de son logement. Au premier aspect, personne ne répondit; il redoubla avec force; même silence. Il s'adressa aux voisins, personne ne put le satisfaire; il fit enfoncer la porte, et se précipita comme un furieux dans la maison.

« Océption! la rage était vide; les oiseaux venaient de dénicher. »

XXX.

(La fin au prochain numéro.)

LES SALLES D'ASILE.

(Voir t. III, p. 198.)

Nous avons montré dans notre précédent article la pieuse origine des salles d'asile. On les a vues civiliser et moraliser un vaillon des Vosges, sans que durant de longues années ce bienfait et cette solution aient eu revêlément au reste du pays. On a vu ensuite les efforts également ignorés, tentés à Paris au commencement de ce siècle; puis, enfin, l'application plus large, parce qu'elle fut mieux secondée, de cette même idée en Angleterre et en France. L'insitution s'est donc répandue dans tous les centres de population de ces deux grands États. Des 1835, Strasbourg comptait dix salles d'asile, Lyon, cinq; Versailles, cinq; un grand nombre d'autres villes en étaient déjà dotées. Aujourd'hui, grandes ou petites, toutes les cités ont leur salle d'enfants, et tout conseil municipal qui a la conscience et l'intelligence de ses devoirs, inscrit une fondation de ce genre au premier rang des dépenses de la commune. Le nombre s'en accroît journellement.

La Suisse, cette terre ardente à saisir toutes les espérances d'amélioration morale et tous les moyens d'affermir le bonheur et la prospérité de ses habitants, est une des nations qui entrent des premières dans la voie ouverte. Genève et Lausanne fondèrent des écoles de petits enfants, qui, dirigées, l'une par M. Monod, l'autre par M. Penchaud, ont développé bientôt des établissements modèles, imités dans les autres cantons. — En Lombardie, s'élevèrent des *Scuole Infantili*, et, par une sorte d'extension de l'idée première de l'insitution, plusieurs de ces écoles furent destinées aux enfants des parents dans l'aisance. A Naples et dans le Piémont, des salles furent également ouvertes; mais la Toscane exige une mention particulière pour le zèle qu'elle a apporté à multiplier ces fondations, pour leur excellente organisation et pour les innovations qu'elle y a introduites.

Il y a maintenant à Florence, à Livourne, à Pise et dans tout le grand duché vingt de ces asiles contenant 2,000 enfants. La dépense annuelle de chacun de ceux-ci revient à vingt-cinq francs, y compris le loyer de la maison, le salaire

des maîtres, les gages des domestiques, et la soupe qui est donnée chaque jour à tous les enfants. Là les asiles sont, comme chez nous, institués pour les pauvres. Ils sont gé-

ralement divisés en deux classes, ayant chacune une salle séparée et une maîtresse particulière; la première pour les enfants depuis dix-huit mois ou deux ans jusqu'à quatre ou

vingt ans; l'autre pour les enfants de quatre à cinq ans, à sept ou huit. L'introduction de travaux manuels dans les asiles en Italie est générale, et on procède maintenant à des essais



(Entrée des Enfants dans la Salle d'asile Cochin.)

pour continuer l'habitude de cette industrie précoce, en donnant quelques travaux à faire dans les écoles primaires. Un comité de marchands et d'artisans fait partie de la société pour

duellement, de manière à ce que l'élément social de la vie de famille se soutienne paisiblement parmi eux, et que cette jeune population soit aussi longtemps que possible préservée

depuis dix ans déjà pourvu d'une de ces salles hospitalières; et le Danemark n'a pas voulu être le dernier Etat d'Europe à recueillir leurs bons effets.



(La Prière)

les asiles à Florence; ils fournissent aux enfants une besogne facile et leur donnent plus tard les moyens d'exercer un art ou un métier. On s'attache à ce que les travaux manuels des enfants soient de nature à être longtemps prolongés indivi-

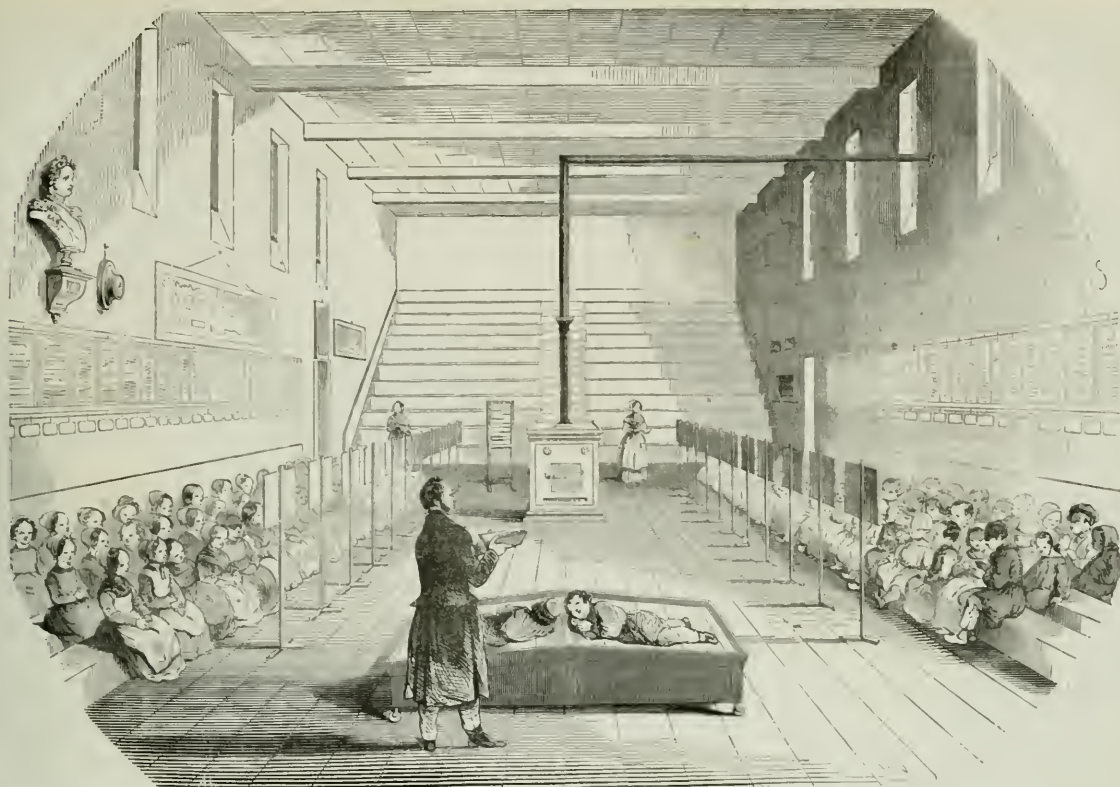
des dangers des manufactures. Des exercices de gymnastique dans les récréations, dans la classe, des exercices calculés pour développer les facultés physiques et intellectuelles des enfants, sans leur faire éprouver la moindre fatigue; le soin de ne jamais les astreindre à demeurer assis plus d'un quart d'heure de suite; telles sont les précautions dont un des effets les plus frappants est l'amélioration de la santé des enfants qui fréquentent les salles. Les cas de mort dans les asiles sont d'environ deux ou trois sur cent, tandis que la mortalité des enfants, entre deux et six ans, qui ne les fréquentent pas est à Florence de seize sur cent. — Les résultats probables ne s'arrêteront pas aux enfants, mais ils s'étendront jusqu'aux parents. Une grande partie des enfants reçus dans les asiles de Florence viennent de l'hospice des Enfants-Trouvés, et, sur six cents, quatre cents appartiennent à cette classe. Une extrême misère avait forcé leurs auteurs à les abandonner; mais aussitôt que l'existence des asiles fut connue, la tendresse paternelle reprit ses droits sur le cœur de ces malheureux parents; ces infortunés enfants furent appelés à goûter les douceurs de la famille et se virent réintégrés dans leur condition civile. Dans les trois années antérieures à l'ouverture des asiles, le nombre des enfants retirés de l'hospice de Florence avait été d'environ 476; mais en 1833, aussitôt que les salles furent ouvertes, ce nombre s'éleva à 211, et en 1837 il s'accrut jusqu'à 404. Peu de faits aussi féconds en importantes et heureuses conséquences ont jamais

été mis en lumière dans la statistique morale d'un pays. En Autriche, en Bavière, en Prusse, de nombreux établissements sont venus rivaliser avec les nôtres. Dans le grand-duché de Saxe-Weimar, il n'y a pas un village qui ne soit



(La Lecture)

Les Etats-Unis d'Amérique entrent largement dans cette voie, et dès 1835, la seule ville de New-York avait ouvert vingt-sept salles dans l'intérieur de ses murs. — Les colonies anglaises ne devaient pas non plus demeurer dépour-



(Vue générale de la salle d'asile Cochin.

vue de ces écoles pour le premier âge. Missionnaires de l'enfance, de nombreux maîtres quitterent leur patrie, et, parmi eux, deux fils de James Buchanan ont, dès 1829, obtenu des succès dans le sud de l'Afrique, en dirigeant des *Infant Schools*, ouvertes aux enfants des Cafres, des Hottentots, et d'autres tribus à demi sauvages.

Il ne nous reste plus maintenant qu'à faire connaître l'emploi de la journée dans nos asiles. Disons, avant de retracer ce qui se passe dans tous, que, dans un certain nombre seulement, on a fait pénétrer le travail, qui joue, comme nous l'avons fait voir, un si grand rôle dans les établissements de ce genre en Toscane. Son introduction devrait, nous le pensons, être générale; nous le voudrions simple, sans fatigue aucune, peu prolongé, pour qu'il fût comme une variété ou même comme une distraction des autres exercices; il occupe les enfants, les rend attentifs, permet d'obtenir du silence, et porte chacun des petits travailleurs à la réflexion. On peut, pendant ce court labeur, diriger les pensées de l'enfant par quelques récits, quelques questions, par l'explication des paroles, des chants et des prières qu'il répète journellement. A Strasbourg, depuis longtemps déjà, toutes les petites filles des salles d'asile en état de tenir des aiguilles tricotent; le nombre de paires de bas confectionnées par elles est considérable. Chaque année on les distribue en prix aux enfants. Les garçons sont occupés à parler de la soie, qui se file ensuite et peut se tordre, puis être tricotée. A Lyon, dans quelques autres villes encore, et dans plusieurs des asiles de Paris, le travail a également été adopté comme propre à faire contracter aux enfants une habitude qui, inculquée à cet âge, devient un goût, bientôt après une seconde nature,

et plus tard les doit préserver de la misère et de ses maux. A Paris, pendant l'année 1813, plus de huit mille enfants

leur manquaient. Plus de deux mille huit cents enfants ont profité de ce bienfait. Aux termes des règlements, les enfants,

pour être admis, doivent avoir atteint l'âge de deux ans, et n'avoir pas dépassé celui de six. On les y conserve jusqu'à sept; mais, par humanité, on feint souvent de croire à la déclaration peu exacte d'une mère pauvre, et sur les huit mille enfants accueillis, il en est plus d'un qui n'a guère plus de dix-huit mois, et se trouve par conséquent avoir à justifier, par un air encore plus grave et plus raisonnable que celui de son âge réel, les six mois dont sa mère l'a vieilli par une fraude bien excusable, et sur laquelle la situation de la famille détermine à fermer les yeux.

Le règlement imprimé qu'on remet aux parents qui amènent pour la première fois leurs enfants à l'asile, nous fait connaître quelques-unes des sages mesures qui sont prescrites dans ces établissements. — Les parents, avant d'envoyer leurs enfants, doivent, chaque matin, leur avoir lavé les mains et le visage, les avoir peignés, et avoir veillé à ce que leurs vêtements ne soient ni troués ni déchirés. De fréquentes inspections de cette règle entraîneraient le renvoi; mais, chaque matin, à l'arrivée et avant l'entrée dans la salle, on passe ce qu'on appelle la revue des mains, et l'établissement est pourvu d'une fontaine et des éponges nécessaires pour réparer les infractions au règlement. — Les enfants doivent arriver à l'asile à huit heures et demie au plus tard. Ceux qui se présentent après neuf heures ne sont reçus qu'en cas d'excuse valable. — Chaque enfant doit être porteur d'un panier qui contient sa nourriture pour la journée.

L'heure de l'entrée en classe est indiquée par une cloche.



(Le Jury.)

ont été reçus dans les vingt-quatre salles d'asile pendant la journée de travail de leur mère. Des souscriptions ont permis de fournir aux plus pauvres d'entre eux les vêtements qui

que enfant doit être porteur d'un panier qui contient sa nourriture pour la journée.

Aussiôt les enfants dispersés se réunissent, le maître ou la maîtresse les place sur deux lignes. Le maître prescrit le silence et fait faire *front*. Alors est passée la revue de propreté dont nous parlions tout à l'heure. Lorsqu'elle est terminée, le maître donne un coup de sifflet pour indiquer qu'on va se mettre en marche, et, avec une touche en bois, il marque la mesure du chant qu'il va entonner. Quand le chant commence, le maître fait marquer le pas aux élèves jusqu'à ce que la mesure soit battue juste, et ce n'est que lorsqu'elle est bien établie, que l'on se met en mouvement. Pendant la marche, on veille à ce que les enfants se tiennent droit et aient les mains jointes derrière le dos. L'une des marches les plus usitées dans les asiles de Paris est celle que Wilhem a mise en musique et qui se trouve dans le 16^e cahier de son *Opéron*. Le chant continue jusqu'à ce que tous les enfants soient entrés dans les intervalles des bancs; les premiers arrivés marquent le pas, et lorsque les derniers sont en place, le maître donne un coup de sifflet en disant : *Halte!* Après une légère pause, qui permet de s'assurer si le mouvement s'est arrêté au commandement, le maître dit : *front*. Alors les enfants, au moyen d'un quart de conversion, font face au milieu de la classe, en attendant le signal de la prière.

L'usage de la faire répéter, phrase par phrase, à tous les enfants, dit madame Nau de Champloux, dans une *Instruction élémentaire pour la formation et la tenue des salles d'asile*, a beaucoup d'inconvénients, et surtout celui de réduire à un exercice purement machinal ce qu'on doit désirer de rendre une œuvre de réflexion. J'ai vu, dans quelques asiles, cet usage remplacé par une autre méthode que je lui préfère de beaucoup. Le maître dit la prière à haute voix, tous les enfants la suivent en silence; dès qu'un d'eux a prouvé qu'il l'a bien retenue par cœur, il obtient, comme récompense, de la dire tout haut en place du maître. J'ai pu remarquer plus d'une fois combien ils attachaient de prix à cette faveur; bientôt tous l'ont réclamée à leur tour et s'en sont montrés dignes. Le but qu'on se proposeait par la répétition immédiate de chaque phrase a été aussi bien atteint, et l'estoit d'ailleurs à un prix infiniment moindre. L'auteur de cet utile manuel recommande judicieusement aux maîtres et aux maîtresses de ne pas multiplier les prières, afin d'éviter l'inconvénient de rendre, en quelque sorte, banal ce pieux exercice par sa répétition trop fréquente. Elles doivent, bien entendu, être courtes, simples, en rapport enfin avec l'âge le plus tendre.

On comprend que ces écoles gardiennes ont presque uniquement pour but l'éducation des enfants, et qu'on ne doit y avoir en vue leur instruction que secondairement. Voici donc l'emploi de la journée prescrit par le *Journal des Salles d'Asile* : « Après la prière commencent des chants, les uns vifs et animés, les autres simples et touchants, qui expriment toutes les idées les plus appropriées à la vie des enfants, aux sentiments et aux habitudes morales dont on veut les pénétrer; puis viennent les évolutions, les exercices qui les occupent, les amusements, les tiennent sans cesse en haleine et en action. Toute l'instruction consiste en exercices, pour satisfaire le besoin constant du mouvement et à la surabondance de vie et d'activité à ces jeunes âmes. Tout l'exercice ne doit pas durer au delà de dix minutes; pour ne point fatiguer l'attention des enfants. — Toute punition corporelle, ou même sévère, est interdite, les enfants ne devant être conduits, surtout dans le premier âge, que par une discipline douce et maternelle. La seule punition est l'isolement de leurs petits camarades, pendant quelques minutes. Il s'agit, avant tout, de rendre aimable et de faire aimer la salle d'asile, le maître ou la directrice, les enseignements donnés, sous la forme de conversations familières, par demandes et par réponses, ou d'exercices et de jeux. On a beaucoup fait quand on a disposé l'enfant à se plaisir dans la salle d'asile, à s'y trouver content et heureux, à ne la quitter qu'au regret, à y revenir chaque matin avec empressement. — Pour qu'une seule personne, assistée d'une seule aide, puisse suffire à la surveillance de deux cent cinquante ou trois cents enfants, elle les divise en fractions de huit ou dix, même de trois ou quatre, sous la direction d'un petit moniteur pour les garçons, d'une petite monitrice pour les filles. De plus, un ou deux enfants, de deux, trois ou quatre ans, sont confiés à un enfant de cinq ou six ans, qui, tout fier et heureux d'avoir à exercer une sorte de patronage, et d'autorité, donne les soins les plus touchants à ses petits pupilles, et apprécie d'autant mieux tout ce qui peut leur être nécessaire ou agréable, qu'il se rapproche plus de leur âge, qu'il comprend mieux leur faiblesse, leurs petits chagrins, leurs moindres désirs, et fait exactement pour eux ce que la mère la plus tendre et la plus attentive pourrait faire pour l'enfant le plus chéri et le mieux choyé. — Tour à tour, les enfants apprennent à lire les lettres, les syllabes, les mots, les phrases que la directrice ou le maître trace sur un grand tableau noir exposé à tous les yeux. Ils s'amussent et s'exercent à compter au moyen de petites billes rondes, de différentes couleurs, figurant les unités, les dizaines, les centaines, qui sont enfilées dans de petites barres de fer : c'est ce qu'on appelle un boulier. — Les chants reviennent à des intervalles assez rapprochés. — Les plus âgés sont exercés à former les lettres sur le tableau noir. On peut leur donner aussi quelques autres notions bien élémentaires (1) d'arithmétique, de géographie, d'histoire naturelle, d'histoire sainte, mais en évitant avec un grand soin la fatigue, une attention prolongée et une immobilité qui est contraire à leur organisation, et qui le deviendrait à leur santé.

On s'est très-bien trouvé de l'appellation chantée. Ainsi, toute la classe chante l'alphabet en suivant les lettres et en les chantant comme s'il était question de sollier des notes. Ainsi, sur l'air *Ah! vous dirai-je, naman?* au lieu de chanter

do, do, sol, sol, la, la, sol, la, la classe, en suivant la baguette qui lui montre les lettres, chante A, B, C, D, E, F, G; le plus faible enfant saisit à la fois la note et la lettre, et le leçon est prise; ou bien, sur l'air d'un accord parfait, *sol, si, ré, sol*, on indique chaque lettre l'une après l'autre :

JE VOIS UN A,
JE VOIS UN B;

et l'alphabet se trouve ainsi enseigné jusqu'à Z. L'éloquence du geste est permise dans ce mode de lecture, comme accompagnement de la voix. On peut, le bras tendu, montrer les lettres du bout des doigts, fermer le poing, battre la mesure, frapper des mains, lire vite, lire doucement, élever la voix, la baisser, le tout à commandement; l'oreille s'habitue à un certain rythme, le corps est tenu en activité; le mouvement des bras, celui des pieds, entretient dans la vie de circulation, la plénitude de respiration, la turbulence d'action et la précision d'exécution; dans tout cet ensemble l'enfant est entraîné, il vit, il oublie qu'il apprend à lire; et en effet la lecture n'est pas, comme on le voit, le seul résultat de sa leçon. Lorsque ce procédé fut usité pour la première fois par les fondateurs des salles d'asile à Paris, l'un d'eux s'avisa de dire un jour au ministre de l'instruction publique (c'était en 1828) : « Monseigneur, nous avons le moyen d'apprendre à lire aux enfants en chantant. — Pourquoi pas en dansant? » répartit le ministre, qui croyait repousser une plaisanterie. — Vous avez raison, monseigneur, répliqua l'interlocuteur, ce serait encore mieux; nous y penserons. » Depuis ce temps il fut mis en usage de gesticuler et de sauter en mesure, tout en chantant : *Je vois un A*. Cette méthode, dit le *Journal des Salles d'Asile*, fait la joie de nos petits disciples. Nous n'assurons pas qu'elle soit la méthode sans pareille, la méthode par excellence; nous n'afficherons pas sur les murailles qu'elle peut procurer une lecture courante en vingt leçons, mais nous affirmons qu'elle familiarise les enfants des salles d'asile avec la connaissance des lettres, avec celle des sons, avec l'habitude de la mesure, et qu'elle revient utile à l'agréable pour un âge qui a besoin de mouvement autant et plus que de enseignement.

La mise en rang des enfants avant leur entrée dans la salle, la prière, la lecture, ont été retracés par le crayon des artistes de *l'Illustration*. Ils ont voulu donner aussi à nos lecteurs une vue générale de l'intérieur de la salle de l'asile Cochin, et leur y faire voir jusqu'au lit de camp sur lequel on étend, durant les exercices, ceux des enfants que le sommeil a gagnés. Comme on retient cette jeune population jusqu'au soir, pour donner aux parents la disposition libre de leur journée entière, cette précaution, en quelque sorte maternelle, a plus d'une fois son utilité. — Enfin un dernier dessin représente le prononcé d'une des peines bien légères dont nous avons parlé plus haut. Les lignes suivantes du *Cours normal* de M. de Gérando expliquent et font apprécier cette innovation heureuse : « On a introduit depuis quelque temps, disait-il, l'institution d'un petit jury, formé par les enfants eux-mêmes, pour prononcer sur les fautes de leurs camarades. Vous trouverez dans cette institution, employée à propos et avec réserve, un moyen d'une heureuse efficacité pour faire réfléchir les enfants sur la moralité des actions, et pour les conduire à consulter le témoignage intime de leur conscience. Et ce qui nous prouve que la conscience leur dicte, en effet, naturellement, les règles du bien et du mal, lorsqu'ils l'interrogent avec une attention sincère et impartiale, c'est que les arrêts prononcés par ces petits jurys sont ordinairement empreints d'une équité remarquable. »

On a vu que tout est calculé pour que chacun des exercices d'air et pour permettre aux enfants des mouvements plus vifs et plus animés, on les exerce dans les préaux à courir, à graver, à sauter, à se livrer enfin à des exercices de gymnastiques simples, qui leur développent les muscles en les mettant souvent en activité.

C'est après une journée ainsi remplie que l'enfant retourne, le soir, dans sa famille gai, heureux, n'ayant recueilli que des impressions bienveillantes et morales qu'il reporte au milieu des siens.

Académie des Sciences.

COMPTE RENDU DES TRAVAUX PENDANT LE DERNIER TRIMESTRE DE 1843 ET LE PREMIER TRIMESTRE DE 1844.

(Voir t. I, p. 217, 233, 258; t. II, p. 482, 498, 396 et 394; t. III, p. 26, 58, 434 et 451.)

VI. — Sciences médicales.

Anatomie et physiologie. — Une note de M. Lacaze de Mijoux contient la description de nouveaux organes appartenant au système chylifère des mésentériques. Ces organes existent que dans les reptiles mésentériques du péritoine; on les suit depuis le commencement de l'intestin jusque dans le méso-rectum, et leur nombre est d'autant plus grand qu'on les observe sur un point plus rapproché de l'estomac. Ce sont de petits corps ellipsoïdaux de plus d'un millimètre de longueur dans le sens de leur grand axe, transparents, parcourus dans leur centre par une ligne blanche. Placés entre les deux feuillets du péritoine, ils abondent au voisinage du pancréas et vers la lin de l'intestin grêle autour de la glande chylifère dite pancrécée d'Aselli.

Quelle est la nature, quels sont les usages de ces organes? Ces questions sont encore à résoudre. L'auteur de la note pense qu'ils produisent une matière particulière qui vient se mêler au chyle pour le modifier.

Depuis la publication de cette note, M. Pacini a écrit de Pise pour réclamer la priorité de la découverte de ces or-

ganes qu'il a décrits en 1840 et qu'il considère comme des dépendances du système nerveux. Il les a rencontrés chez plusieurs mammifères et chez l'homme, sur les nerfs de la vie animale aux mains, aux pieds comme dans le mésentère sur les nerfs de la vie organique. M. Henle, de Zurich, les a également observés chez le chat comme M. Lacaze et antérieurement à lui. Il partage les opinions de M. Pacini sur la nature de ces organes.

M. Florens, en présentant à l'Académie un mémoire sur la moelle épinière par M. Misco, anatomiste italien, a fait une courte analyse de ce mémoire. L'auteur conclut de ses recherches qu'au lieu des huit faisceaux que l'on considère comme formant la moelle épinière, il faut en compter dix; il décrit ces faisceaux, dont il a modifié la nomenclature, suivant un usage que nous ne saurions approuver; ne serait-il pas, en effet, plus simple et plus juste de donner, seulement aux deux faisceaux décrits pour la première fois, des noms qui les distinguent des autres, en laissant à ceux-ci les noms sous lesquels on les a toujours connus et qu'ils ont reçus des savants qui les ont découverts. C'est une chose fâcheuse pour la science, et notamment en anatomie, que ce changement de noms qui ne peut que troubler la mémoire et finir par accumuler sur un seul organe quatre ou cinq dénominations, au grand détriment de la clarté du style et au grand désespoir du lecteur.

Un docteur M. Gunsburg l'observation d'un fait curieux d'anatomie pathologique qui rappelle les cas anastomiques communiqués par M. Serres en août 1843. Nous hésitons cependant à considérer comme une dégénérescence ganglionnaire le fait observé par M. Gunsburg. A la suite d'un rhumatisme général très-intense, et pendant lequel les mouvements des membres étaient impossibles, le malade avait recouvré la faculté de mouvoir les bras, mais dans les extrémités inférieures la motilité resta presque nulle et finit même par cesser complètement. La paralysie du rectum et de la vessie se joignit à celle des jambes; le malade mourut, et à l'autopsie on trouva les quatre troncs nerveux de la troisième et de la quatrième paire sacrée se terminant par un épaississement au cours de douze centimètres, à une tumeur blanche de la forme d'une poire, longue, à droite, de deux centimètres sur un centimètre de largeur et trois millimètres d'épaisseur au milieu; la tumeur de gauche avait environ le tiers de la droite en grandeur; les deux troncs nerveux ne se prolongeaient pas au delà de la tumeur.

Ces renflements terminaux examinés au microscope se composaient de fibres nerveuses ramifiées, entrelacées et comprenant entre elles des cellules transparentes aplaties, dans lesquelles on distinguait un noyau et des globules. L'examen des autres nerfs moteurs n'a rien offert de particulier.

Nous serions tentés de voir un arrêt de développement plutôt qu'une dégénérescence dans ces troncs nerveux terminés brusquement. La dégénérescence ganglionnaire sur un point n'aurait pas fait disparaître le reste du nerf; d'ailleurs la troisième et la quatrième paire se rendent principalement aux organes génito-urinaires et au rectum; leur altération fait comprendre la paralysie de ces parties, mais les anastomoses qui les unissent entre elles et au reste du plexus sacré ne suffisent pas à expliquer la perte complète du mouvement dans les membres abdominaux dont les nerfs étaient à l'état normal des leur origine principale.

MM. Suequet et Dupré ont présenté à l'Académie des mémoires sur différents moyens d'assainir les amphithéâtres d'anatomie et de conserver les cadavres. Le procédé de M. Suequet consiste à faire macérer les sujets dans une solution de sulfate neutre de zinc. M. Dupré propose de faire pénétrer par une des artères principales les substances antiseptiques, sous forme gazeuse.

M. Maunoir, de Genève, a envoyé à l'Académie un mémoire sur la musculature de l'iris; nous en rendrons compte lorsque la commission nommée pour l'examiner aura fait son rapport.

M. Foville a présenté à l'Académie, par l'entremise de M. Florens, le premier volume d'un ouvrage sur l'anatomie, la physiologie et la pathologie du système nerveux cérébro-spinal, dont le savant secrétaire a donné une courte analyse. Cet ouvrage a pour objet principal de faire connaître la structure de la moelle épinière et du cerveau. L'auteur expose, dans une série de recherches historiques, les idées des anciens sur le système nerveux, et les méthodes successives de dissection employées depuis Galien jusqu'à nos jours. Vient ensuite un exposé de l'état actuel de la science, puis une idée générale du système nerveux suivie de la description extérieure de la moelle et de l'encéphale. Les différences qui séparent le cerveau de l'homme de celui des animaux sont tracées d'après la forme extérieure seulement. M. Foville décrit ensuite la structure intime de l'axe cérébro-spinal, en suivant dans la moelle, le cercelet et le cerveau les fibres nerveuses et les fibres sensoriales motrices. Enfin l'étude de certaines déformations artificielles du crâne est jointe à la description de ses formes normales.

M. Florens a également fait connaître à l'Académie des faits curieux dont on dit la découverte ou l'observation plus complète à M. Coste. Ces faits se trouvent consignés dans une nouvelle livraison de l'*Histoire générale et particulière du développement des Atres organisées*. Un des plus remarquables est l'existence de chaque côté du cou du fœtus des mammifères et de l'homme même, de quatre fentes transversales s'étendant dans le pharynx et séparées par des cloisons correspondant aux arcs branchiaux des poissons. Viennent ensuite des recherches fort intéressantes sur le système vasculaire de l'allantoïde.

L'Académie a reçu également de MM. Jacquart et Maignier une lettre contenant des détails sur les recherches délicates auxquelles se sont livrés ces deux anatomistes pour éclairer une question intéressante d'ovologie. Il résulte de leurs observations que, dans les premières semaines de la gestation, l'embryon humain est situé en dehors de la cavité

(1) Le comité central d'instruction primaire y a introduit cette année, avec un plein succès, l'enseignement des poids et mesures, à l'aide du tableau figuratif de M. Doleaux, instituteur communal du onzième arrondissement de Paris.

amnioïque et adhère seulement à l'amnios par son extrémité caudale et sa face dorsale.

— On connaît les belles expériences de Léaumur et de Spallanzani sur le suc gastrique et les digestions artificielles. Ces naturalistes se procuraient le suc gastrique au moyen d'éponges introduites dans l'estomac d'animaux à jeun, puis expulsées par le vomissement provoqué. Spallanzani s'en procuraient souvent en prenant lui-même un vomitif à jeun; quelques autres peuvent même en rendre presque sans effort et sans autre provocation qu'une gorgée d'eau ou une bouchée de pain avalée à jeun; c'était ainsi que Pinel en rendait jusqu'à une demi-livre. On conçoit que de pareilles manœuvres ne sauraient être répétées fréquemment sans nuire beaucoup à l'estomac de l'expérimentateur, et qu'on ne peut se procurer par ces moyens du suc gastrique d'animaux souvent, en grande quantité et bien pur.

Bonmont, médecin anglais qui a longtemps observé les phénomènes de la digestion chez un homme qui portait une fistule stomacale, se procuraient du suc gastrique facilement, et sans nuire à son malade, en introduisant des éponges par cette fistule.

Tel est le procédé que M. Blondlot a mis en usage sur un chien; il a ouvert une fistule stomacale par laquelle il a pu librement communiquer avec l'intérieur de l'estomac et en extraire du suc gastrique ou diverses substances à différents degrés de la digestion. Il a réuni ses observations dans un ouvrage intitulé : *Recherches sur les phénomènes de la digestion et spécialement sur la composition du suc gastrique*. Le même chien lui sert depuis deux ans, et, quoique de petite taille, peut fournir en une fois cent grammes de suc gastrique pur.

M. Blondlot a trouvé le suc gastrique constamment acide; cette acidité paraît tenir à la présence du phosphate acide de chaux; il en a étudié l'action sur les aliments simples et complexes, soit dans l'estomac, soit hors de l'estomac et sous l'influence d'une température artificielle. Le principe essentiellement actif du suc gastrique paraît être une matière organisée particulière qui fonctionne à la manière des ferments. Son action n'a lieu qu'en présence d'un acide et sous l'influence d'une température comprise entre 10 et 40 degrés.

M. Flourens et Pavon ont répété dans leurs laboratoires les expériences de M. Blondlot, et sont arrivés aux mêmes résultats. M. Pavon est parvenu, par un procédé qu'il n'a pas encore décrit, à extraire du suc gastrique son principe actif qu'il propose de nommer *gasterase* et non *pepsine*, comme le principe extrait par Schwann et Müller de l'estomac du veau au moyen de l'acide chlorhydrique.

Une question fort importante soulevée par M. Biot est celle de savoir quelles modifications la féculé éprouve quand on la met en contact avec le suc gastrique par les procédés suivis pour les autres substances. En effet, suivant le résultat que donnera l'expérience, on saura si le sucre contenu dans l'urine des diabétiques et analogue au sucre de féculé est préalablement formé dans l'estomac par la décomposition des matières féculées, ou s'il se produit dans l'acte de la formation de l'urine. On comprend quelle influence peut avoir la solution de cette question sur le choix du régime alimentaire à prescrire aux diabétiques.

Il serait encore important, a dit M. Biot, de savoir si certains sels composés qui agissent sur l'économie animale quand ils sont injectés dans l'estomac, sont simplement dissous par le suc gastrique, ou si, comme ils le sont dans leurs éléments constituants, M. Pavon, en procédant de la même manière, a pu constater, au moyen de ses observations, que le suc gastrique agit sur ces sels, et qu'il les décompose.

Une autre question non moins importante pour l'humanité souffrante, c'est celle de la vertu lithotripique du suc gastrique. M. Millot, dans une lettre à l'Académie, annonçant qu'il avait observé que des calculs urinaires se ramollissent dans l'urine de diabétique, il avait essayé de l'action du suc gastrique sur ces calculs et les avait vus s'y désagréger quelle que fut leur nature.

M. Leroy d'Étiolles, dans une autre séance, en rapportant un passage de Senneher, qui rappelle qu'un cleve de Spallanzani avait découvert la propriété lithotripique du suc gastrique, annonça qu'il avait voulu vérifier les expériences faites sous les yeux du grand naturaliste, et il était arrivé à des résultats tout à fait négatifs, sauf pour les calculs alternants dont les couches s'étaient séparées, mais sans ramollissement des fragments. Plus tard, M. Leroy d'Étiolles ayant placé dans l'estomac du chien de M. Blondlot un fragment de talc qui pèse un poids de 95 centigrammes, après quarante-huit heures de séjour dans l'estomac, ce talc ne pesait plus que 80 centigrammes; cette diminution s'est opérée, dit M. Leroy, sans ramollissement ni désagrégation, mais par une sorte d'usage superficelle.

Ce dernier résultat nous semble donner gain de cause à Spallanzani et à M. Millot; en effet, on sait que dans l'acte de la digestion l'estomac, par un mouvement qui lui est propre, agit et ressasse pour ainsi dire les substances qu'il contient; on a même longtemps, et jusqu'à l'expérience des tubes et des lames croisées de Spallanzani, attribué à ce frottement des parois de l'estomac la dissolution des aliments que l'on considérait comme une trituration. Nul doute que, si notre estomac était organisé comme celui des gallinacés, nous ne puissions comme eux détruire à la longue, par des frottements répétés des matières dures, des os, des pierres; mais, sans aller si loin, on conçoit que le frottement des parois de l'estomac, surtout chez le chien, qui digère facilement les os, puisse désagréger la superficie d'un calcul dont le ciment est dissous d'une manière égale à la superficie. Il va sans dire que, c'est de la circonférence au centre, et couche par couche, que la destruction du calcul doit avoir lieu; et l'on ne peut expliquer que par cette double action du suc gastrique et de l'estomac l'insure superficielle dont parle M. Leroy d'Étiolles.

Maintenant faut-il de cette expérience conclure que le suc

gastrique injecté dans la vessie débarrassera les calculs de liers pierres? Nous ne le croyons nullement. Entre le suc gastrique d'un chien, dans l'estomac de ce chien qui en produit sans cesse, et ce suc gastrique placé à certaine dose dans la vessie d'un homme, entre un calcul placé dans l'estomac d'un chien, et ne pouvant qu'y diminuer, et ce même calcul dans la vessie d'un malade où il est, à proprement parler, chez lui, ou il s'augmente chaque jour et se trouve dans d'excellentes conditions de conservation, il y a trop de différence, et nous ne pensons pas que le suc gastrique remplace jamais le lithotome et l'instrument dont on doit la découvrir de M. Leroy d'Étiolles.

M. Scharling a rendu un service aux personnes qui s'occupent d'expériences sur la respiration, en précisant les circonstances principales dont il est important de tenir compte et de faire mention dans ces expériences.

(La fin à un prochain numéro.)



Le grand événement qui occupe Paris depuis quarante-huit heures, c'est la mort de M. Laflotte. Nous laissons à un autre le soin de raconter cette vie patriotique et dévouée, et de tracer l'esquisse de ce lin esprit et de ce caractère aimable et bienveillant; mais un courrier de Paris ne saurait se mettre en route le lendemain de la mort d'un tel homme, sans partager le deuil de la ville, sans mettre un crêpe à son chapeau et une fleur funèbre à sa boutonnière. Les jours de fête, les courriers parés de bouquets joyeux et de rameaux verdoyants, s'élançant brille abattue sur la route et font claquer leur fouet en signe de reconnaissance. Il faut les voir, vifs, ardents, intrépides, une main appuyée élanément sur la hanche, et de l'autre agitant dans l'air ce fouet à triple carillon, leur sceptre et leur épée. Comme ils partent! comme ils volent! comme ils dévorent l'espace! La poussière tourbillonne autour d'eux; du pied des chevaux jaillit l'éclaircie. Qui peut les arrêter? Ils sont les messagers d'heureuses nouvelles, et les bonnes nouvelles n'arrivent jamais trop vite. Aussi leur course rapide ressemble-t-elle à un divertissement; ils ont des regards pour tous les bouchers, des bons mots pour tous les originaux qui passent, des regards amoureux et des gaillardises pour toutes les châtelines d'auberge et pour les Amaryllis en sabots et en jupon court qui les rencontrent le long du chemin.

Cette joie, cette allégresse, cette insouciance ardente nous sont aujourd'hui défendues; au moment de partir et de quitter Paris, notre courrier est arrêté par un immense convoi funèbre. C'est aujourd'hui jeudi le 30 mai 1813, et les restes mortels de l'homme aimable, de l'homme bienfaisant, du citoyen éprouvé, traversent la ville, escortés et pleurés par une foule immense. Ailleurs nous vous raconterons les détails de cette touchante et vaste solennité de la mort. En ce moment, notre courrier n'est occupé qu'à guider son cheval à travers cette multitude incommensurable, le tenant en bride, de peur d'accident, et cherchant une issue pour gagner l'espace et se mettre en route pour l'étranger et les départements, qui l'attendent. — Silence! voici le char funèbre. Notre courrier s'arrête respectueusement, salue avec tristesse, et, après cet hommage rendu à un homme de bien et cette dette de piété acquittée envers la mort, il reprend sa course et passe d'un air morne.

Le ciel semble avoir prévu ce grand deuil que Paris devait éprouver; il a gardé l'air sombre et le voile lugubre qui le recouvre depuis quinze jours. Des nuages tristes rendent sa face maussade; une pluie froide l'inonde. On grelotte à Paris comme au mois de décembre; Paris a les pieds mouillés, Paris reprend son paletot; et si les groom, les femmes de chambre et les portiers pestent contre cette distraction du mois de mai qui leur donne, en plein printemps, à broser des bottes et des pantalons qui semblent sortis des boudoirs de l'hiver, les dévotiers en plein vent et en bottes s'en félicitent. Vous le voyez! les mauvais temps, comme les mauvaises actions, profitent toujours à quelqu'un. C'est pour cela, sans doute, à Jupiter! que tu as mêlé ce bas monde de pluie et de soleil, de bien et de mal; ne faut-il pas que tout le monde vive?

En parlant de vivre, voici une morte singulière et touchante qui a huit jours, dans un village voisin de Paris, une jeune fille de seize ans, naïve, alerte, épanouie, de cette espèce joyeuse et rapide qui vole à travers les prairies, cueille la papérette et la fleur d'aubépine et court après les papillons; une jeune fille échantonnant les matins à la sollicitude maternelle qui voulait la retenir, s'écrit en sautant par-dessus la haie voisine : « Je vais chercher des nids de fauvettes! » La mère savait son goût innocent d'aventures bucoliques et la lassa fure, bien certain qu'au retour elle lui rapporterait de son air le plus heureux, de son sourire le plus frais et le plus doux, quelque bouquet de fleurs sauvages cueilli dans les bois ou glané dans les prés verdoyants, sur le bord des fontaines. Quelle joie pour une mère! Theodor, Virgile et M. de Florian vous draient cela mieux que moi.

Elle partit donc... on l'attendit toute la matinée; le soir, on l'attendit encore, et la blanche jeune fille n'était pas revenue. Qu'y a-t-il? Que lui est-il arrivé? Ou est ma fille? Avez-vous vu ma fille? ma fille! ma fille! au nom du ciel! L'éveil est donné, l'effroi se répand partout, la mère pleure, les valets, d'un air affiné et hébété, courent le village et la campagne, interrogent celui-ci, apostrophent celui-là; enfin, après bien des recherches vaines, après un flux et reflux

d'espérances et de terreurs sans nombre, on arrive au pied d'un bel églantier en fleur, une tige sur une nappe d'eau limpide; et sur cette onde violette d'arbustes embaumés, qu'aperçoit-on? un voile blanc, puis un chapeau de paille agité par la brise comme une fragile nacelle, et enfin... le dirai-je? — un cadavre pâle et flottant à la surface. C'était la jeune fille, ce matin encore vivante de sa vie de seize ans, c'est-à-dire avec un horizon charmant devant ses yeux, et qui semblait l'appeler au loin à un lionneur sans fin.

On approcha du cadavre et on le retira de l'eau; — elle était bien morte; nul espoir de ranimer cette jeune livide et ce cœur éteint; — dans sa main droite, contractée violemment, la pauvre enfant tenait quelques restes de mousse, de brins d'herbe et de plumes légères, tels que les oiseaux en composent leur nid, tristes débris mêlés à une feuille d'églantier.

Ces arbres fleuris, le chant des fauvettes gazouillant sous leur dôme de feuillage, l'eau murmurante l'avaient attirée; et là, sans doute, ravie et se promettant d'apporter à sa mère les trophées de sa conquête, elle s'était suspendue à la branche fragile pour saisir et la fleur et le brin d'herbe; et comme la branche cedant tout à coup et le nid de la fleur, le nid et la jeune fille disparurent dans l'eau; place à la mort, et comme un piège et comme un abîme. Qui sait, — mais sommes-nous au temps de la mythologie? — qui sait si quelque lamprodryade, jalouse de voir l'imprudente venir ainsi dépeupler ses domaines et détruire l'espoir de ses hôtes harmonieux, n'a brisa point la branche d'une main irritée? ou peut-être, trompée par une fallacieuse image, la malheureuse jeune fille s'est-elle noyée dans l'onde perfide en croyant s'y mirer?

Ce qui suit vous semblera moins poétique; mais si la poésie est bonne, la réalité a bien son prix; j'en atteste l'ordre du jour que vient de rendre M. le général Jacqueminot, commandant de la garde nationale de Paris et de la banlieue; il s'agit de pantalons et non pas d'autre chose; ce n'est pas le cas d'invoquer la muse de Virgile et d'Ovide. Or, voici nos histoires de pantalons en deux mots.

Un jour, dernièrement le soleil en pleine ardeur et les chauds balcons du printemps caressant amoureusement la garde nationale, M. le général Jacqueminot l'avait officiellement autorisée à prendre ce que nous avons dit, le grenadier, appellons la tenue d'été. Le chasseur donc, et le tambour s'en allaient, d'un pied leste et d'un air pimpant, vêtus du pantalon léger, toile grise ou toile blanche, suivant le poste où ils devaient avoir l'honneur de se livrer aux infatigables charmes de la faction et aux attraits délectants de la patrouille (Qu'on nous dirai-e? La garde nationale était blanche, depuis quinze jours, comme un acacia en fleur, et s'épanouissant au soleil. Mais la bise a ses malices et la pluie aime à jouer des tours. Si elles abattent les fleurs par leurs efforts combinés, si elles glaçant et tuent les fruits dans leurs calices, elles n'ont pas plus de respect pour les pantalons blancs des douz leçons. La seule différence, c'est que les fleurs n'ont pas d'ouïr vêtement que leur enveloppe parfumée et fraise; — il faut, bon gré mal gré, qu'elles y persissent; — tandis que la garde nationale peut changer de pantalons, et passer à sa fantaisie de la toile glaciale au drap confortant.

M. le général Jacqueminot, en César prudent, n'a pas manqué de profiter de cette situation magnifique et de cette double culture; les pantalons blancs, tirés de l'armoire par un ordre du jour printanier, viennent d'y rentrer sur un autre ordre du jour, et le pantalon de drap, recommandant son nez interrompu, triomphe en ce moment sur toute la ligne. La garde nationale est en pleine tenue d'hiver depuis une semaine. C'est une insulte au mois de mai, n'est-il pas juste de lui rendre injure pour injure? D'ailleurs les pituites, les rhumes de cerveau, les étournements, les maux de gorge et le jupon allaient grand train dans les douz leçons, et il était temps d'y mettre ordre, sauf à alimenter les médecins et les apothicaires.

Dans le monde politique et parlementaire que M. le général Jacqueminot fréquente et dont il est un des héros, n'y a-t-il pas beaucoup de braves qui changent d'opinion et de parti comme la garde nationale change de culottes, selon le vent qui soufflé?

Ce temps désagréable, qui contraind les soldats citoyens à se casermer et à se draper, commence à disperser la foule départementale qui s'était précipitée sur Paris; en même temps la pluie fait peur aux hardes qui se tenaient encore dans leurs foyers, n'attendant que le moment où les hôtels garnis et les spectacles parisiens seraient un peu dégagés pour prendre la poste et la diligence, et y faire invasion à leur tour. On romment donc à respirer dans notre bonne ville de Paris, et à voir clair dans cette multitude d'écroulés qui s'étaient peu à peu et rentré chez eux. Paris se fait, s'introgré, se retrouve et s'aperçoit. Dieu merci, qu'il n'est pas devenu tout à fait Bersar-Aulo ou Quimperotentin.

Nous conseillons cependant à nos chers frères et frânes amis des départements qui sont encore ici, de patienter et de ne pas ployer leur tente étourdiment, et en voici la raison : mademoiselle Tagliani va donner décidément ses représentations à l'Opéra; au moment même ou mes honorables lecteurs liront ces lignes, l'illustré dancseur aura fait sa première pronette et son premier entrechat. La foule y sera, et dans un s'arrache les yeux pour avoir des loges. Cela ne vaudrait pas la peine de rester à Paris au risque de forcer madame Marlborough de monter à sa tour pour voir pourquo M. Marlborough ne revient pas?

Une sylphide comme Tagliani est une rareté; on n'en verra probablement jamais de pareille. Ce qui y a de certain, du moins, c'est qu'après ces six apparitions, personne ne la verra plus, ni Paris, ni la province, ni l'Allemagne, ni l'Angleterre, ni l'Ancien, ni le Nouveau-Monde; mais, nous le craignons, Tagliani a déjà commencé à faire souche de simple bourgeoise et de mère de famille; assez voltigé comme cela!

Voici les conditions proposées par mademoiselle Taglioni pour ses six représentations, et acceptées par l'Académie royale de musique : mademoiselle Taglioni prélèvera deux mille francs sur la recette de chaque soirée ; il lui sera, en outre, accordé une représentation exclusivement à son bénéfice, et dont le total est garanti à quinze mille francs. C'est donc une trentaine de mille francs que la sylphide récoltera en un mois et emportera sur son aile, au risque d'alourdir un peu son vol. On se déciderait pour beaucoup moins à aller terre à terre.

Mademoiselle Taglioni, après cette dernière apparition, aurait, a-t-on dit, l'intention de se retirer sur le lac de Côme. Cette nouvelle est fautive : le lac de Côme sent encore la sylphide et la poésie ; et mademoiselle Taglioni est bien résolue à ne plus vivre que dans la prose ; elle vient de louer, à cet effet, un appartement au Marais, rue Saint-Louis, tout près de la rue des Minimes ; mademoiselle Taglioni se propose d'y couler ses heureux jours en paix, se promenant tous les matins et tous les soirs à la place Royale, et passant son dimanche à jouer aux dominos au café Turc. Ainsi finissent les déesses de notre temps !

Un homme de beaucoup d'esprit qui a essayé un peu de tout en ce monde, M. Harel, s'est décidé à essayer de l'éloquence académique, et ce nouveau coup d'essai lui a parfaitement réussi. Le prix proposé l'année dernière par l'Académie Française, et dont l'Eloge de Voltaire était le sujet, vient d'être donné au travail de M. Harel ; ceci ne s'est point passé sans difficultés et sans lutte ; non pas que le mérite littéraire de l'ouvrage de M. Harel fut mis en question, mais c'était le droit de Voltaire lui-même aux honneurs d'un éloge qui était attaqué et contredit par un certain parti philosophique qui a sa part d'influence à l'Académie. Enfin, les voltairiens l'ont emporté, et M. Harel tint sa couronne. Qu'en vont dire Fréron et le père Garasse ?

Les illustres mariages et les mariages riches continuent à pleuvoir de tous côtés. Après ceux que nous avons annoncés la semaine dernière, voici venir celui de M. le duc d'Albaféra, fils de l'illustre maréchal Suchet, avec mademoiselle Schukler, fille du fameux banquier prussien mort il y a un an en odeur de millions. Le laurier et le billet de banque s'entrelacent dans cette affaire.

C'est à la fin du mois qu'Edouard Donon-Cadot, fils du riche banquier de Pontoise, et prévenu de complicité dans l'assassinat de son père, paraîtra devant la cour d'assises. M^e Chaix-d'Est-Ange plaide pour ce malheureux jeune homme. Nous bédrons nos lecteurs au courant de cette terrible aventure, et puissions-nous avoir un innocent à leur montrer !

Théâtres.

THÉÂTRE-FRANÇAIS. *Catherine II*, tragédie en cinq actes, de M. Hippolyte ROMAND.

On connaît la triste et lamentable aventure d'Ivan VI ; encore enfant et appelé au trône après la mort de l'impératrice Anne, une révolte le renversa au bout de quelques mois et mit le sceptre impérial aux mains de l'indolente et voluptueuse Elisabeth ; Ivan, devenu une menace et un danger, fut enfermé dans une forteresse ; il y vécut pendant vingt ans, sans relâche à sa captivité ; on jour enfin, sous le règne de Catherine II, on apprit que quelques soldats conduits par un officier, ayant tenté de délivrer Ivan pour le proclamer empereur, le commandant de la prison avait tué le prince à coups de sabre, plutôt que de le laisser au pouvoir des rebelles ; manière un peu violente de répondre d'un prisonnier. Quand Ivan périt de cette façon tragique, il avait vingt-quatre ans.

Bien que la tragédie de M. Hippolyte Romand porte le nom de Catherine, Ivan y joue un rôle très-important et pourrait, sans trop de vanité, réclamer son droit à baptiser l'ouvrage. C'est en effet la captivité, c'est la mort d'Ivan qui en fait le fond et l'intérêt. Seulement, M. H. Romand s'inquiétant fort peu de l'écrit historique, le modifie à son gré, le dénature à sa fantai-

sie, et, au lieu du fait connu, substitue l'invention romanesque.

Il suppose Catherine épouse d'Ivan et projetant d'en faire son mari et de l'élever au trône ; c'est là une pensée peu vraisemblable dans une femme comme Catherine, qui tenait

fait partie de sa cour. Ivan donc croit aimer la princesse Augusta et non pas Catherine, qu'il s'imagine au contraire n'avoir jamais vue.

Tout irait à souhait, et probablement Catherine épouserait Ivan, mariage qui ferait bien rire l'histoire, si Orloff n'était pas là ; or, Orloff n'a pas le moins du monde l'envie de céder à Ivan sa place dans la confiance de Catherine, et de se dévouer de son autorité. Il est donc de son intérêt de jeter le trouble entre Ivan et Catherine, en attendant mieux ; c'est ce qu'il fait sans ménagement aucun, et voici à chaque occasion : Catherine a résolu de faire sortir Ivan de sa prison et de l'amener dans son palais ; elle veut le préparer par là au bonheur qu'elle lui réserve. Si j'ai bonne mémoire, c'est à l'aide d'un jeu fantasmagorique qu'elle le jeta dans sa forteresse, et qu'elle l'introduit dans sa cour. Il y a dans tout cela, ce me semble, une espèce de philtre, qui fait d'Ivan une sorte de dormeur éveillé. Or, voici notre prisonnier à Saint-Petersbourg, dans le palais impérial, où Catherine va venir accompagnée de tout l'éclat souverain, et suivie du cortège des courtisans.

Orloff, qui craint pour son pouvoir le résultat de cette entrevue, a pris ses précautions : il est allé trouver Ivan dans sa prison, et là il lui a raconté les actions les plus compromettantes pour Catherine. Orloff, en outre, a remis à Ivan une lettre qui contient des faits très-graves sur la mort de Pierre III. Ivan a le cœur ingénu ; il s'indigne, et manifeste pour Catherine une antipathie très-pen respectueuse. C'est ce que Orloff demandait, espérant

qu'à l'occasion il aurait le profit de cette indignation. Ce profit, en effet, ne se fait point attendre. Ivan, comme nous l'avons dit, arrive au palais ; toute la cour est assemblée. Par continuation du roman de là-haut, Catherine a posé une couronne sur la tête de la princesse Augusta, pour donner le change à Ivan et lui faire croire qu'Augusta est l'impératrice. Quant à elle, Catherine, elle continue à remplir le rôle d'Augusta. L'impératrice se promet, sans doute, beaucoup de satisfaction de ce quiproquo ; que de joie quand Ivan apprendra le nom véritable de celle qu'il aime ! quelle charmante surprise quand il saura qu'il a affaire à Catherine !

Il en arrive tout autrement, et la vertu d'Ivan ne donne pas le temps à Catherine de se nommer. Voyant venir la princesse Augusta, il s'imagine trouver en elle Catherine II ; le récit d'Orloff lui revient à l'esprit ; alors il ne se content pas et adresse à Augusta, sous prétexte qu'elle est Catherine, les plus vives apostrophes. Cependant la véritable Catherine est présente et reçoit ce déluge d'accusations en silence et en continuant à garder, aux yeux d'Ivan, le plus strict anonymat. Je vous demande si la cour est scandalisée de l'aventure ; on reconduit Ivan en prison sur un signe de l'impératrice ; Ivan cependant ne se retire pas sans avoir montré violemment à la prétendue Catherine (Augusta) la lettre qu'il tient d'Orloff et qui compromet la véritable Catherine. — Je ne sais si je me fais comprendre au milieu de cet imbroglio.

L'insulte a été violente et publique ; mais Catherine ne désespère pas de ramener Ivan et de conserver son amour ; toujours cachée sous le nom d'Augusta, elle se rend près de lui, dans sa prison. Ivan, encore tout ému de la scène que nous avons racontée, continue à témoigner son éloignement pour Catherine ; Catherine cherche à l'exceuser ; c'est sa propre cause qu'elle plaide sans qu'Ivan s'en doute ; celui-ci, qui a l'entêtement de la vertu convaincue, ne recule pas d'une ligne, et la situation n'est déjà plus tenable pour Catherine, quand tout à coup Orloff arrive ; il écoute aux portes sans doute, Orloff, en bon apôtre, fait semblant de vouloir prendre le parti de l'impératrice outragée par Ivan. « Je me défendrais bien moi-même ! » s'écrie enfin Catherine poussée à bout et laissant son amour-propre reprendre le dessus et dominer son amour. « Oui, vous êtes Catherine ! » s'écrie Ivan. — Oui, répond-elle. Des ce moment tout est dit ; il n'y a plus d'erreur possible : c'est à Catherine elle-même qu'Ivan s'adresse, et il ne la ménage pas plus maintenant qu'il ne le faisait en croyant parler à Augusta.



Scène de *Catherine II*, 3^e acte : Ivan, M. Beauvallet ; Orloff, M. Guyon ; Bestuchev, M. Maubant ; Catherine, mademoiselle Rachel ; Augusta, mademoiselle Araldi.

tant à son autorité achetée par beaucoup de hardiesse et si glorieusement exercée. Mais enfin, prenons du poète ce qu'il lui convient de nous donner. Catherine aime donc Ivan et songe à le rendre libre. De son côté Ivan a été séduit par la beauté de Catherine, qu'il a vue plusieurs fois passer sur un



Rachel Félix

(Mademoiselle Rachel Félix, d'après un médaillon de M. Adam Salomon.)

traînement rapide au pied de sa prison ; et même, si je ne me trompe, les deux amants ont eu plus d'une entrevue sentimentale sous les verrous ; mais par une idée singulière, et qui n'est peut-être pas suffisamment digne de la sévérité de la tragédie, Catherine a dissimulé son nom et sa personne, et s'est donnée à Ivan pour une certaine princesse Augusta qui

Je n'ai pas besoin de dire que l'amour qu'Iwan ressentait pour la soi-disant Augusta est complètement détruit par cette découverte qu'il fait de Catherine dans cette Augusta jusqu'ici adorée : autant Iwan l'adorait, autant il l'exécra maintenant. Catherine tente un dernier effort pour reconquérir ce cœur révolté; mais elle y perd son éloquence, et Iwan s'étend si peu qu'il va jusqu'à la menacer de son poignard, ce qui est bien fort; que vous en semble?

En même temps, Iwan conspire contre Catherine et veut la renverser, du fond de sa prison : ses amis sont tout prêts; dans un instant Catherine sera au pouvoir d'Iwan; il a la complaisance de le lui annoncer.

Iwan se trompe, car Orloff veille : résolu de se débarrasser d'Iwan, de peur d'un pardon de la part de Catherine, il a aposté des gens dévoués à sa cause, et les charge de tuer

Iwan : ainsi font-ils. Catherine, sauvée par ce coup de main, n'en donne pas moins un regret à Iwan, en même temps qu'elle exprime son mécontentement à Orloff; Catherine déclare ensuite qu'elle va chercher dans la gloire une compensation aux déceptions de l'amour.

Telle est la fable inventée par M. Romand ; on peut lui reprocher l'in vraisemblance des moyens, et surtout ce qui-proquo peu tragique et cette substitution de personnes sur lesquels l'ouvrage repose presque tout entier; peut-être aussi l'action flotte-t-elle çà et là dans le vague, et les personnages font-ils comme l'action; la marche de l'œuvre et les caractères ne sont pas toujours assez nettement indiqués et soutenus; mais ces défauts — qui n'ont pas les siens? — sont rachetés par des situations très-vives et très-dramatiques, par la chaleur des sentiments et par des parties de style très-bril-

lantes et très-énergiques qui compensent amplement les faiblesses de quelques tirades incertaines et flottantes. En un mot, *Catherine II* est un ouvrage qui n'est point sans taches, mais ces taches s'effacent à côté de beautés incontestables. Heureux qui a ce partage! Félicitons donc M. Romand de cette œuvre qui, honore son talent; félicitons-le du succès qu'il a obtenu.

Mademoiselle Rachel a reparu, dans le rôle de Catherine, après une absence trop longue pour ses admirateurs; mademoiselle Rachel, dans ce rôle, a été fière, impérieuse et pleine de mouvements dramatiques; Beauvallet (Iwan) l'a très-tragiquement secondée. Les beaux vers de M. Romand et mademoiselle Rachel maintiendront *Catherine II* dans ce succès du premier jour et ne feront que l'affermir.

THÉÂTRE DU PALAIS-ROYAL. — LE TROUBADOUR OMNIBUS : LES DOUZE ARRONDISSEMENTS DE PARIS, PAR CHAM.



La Halle. — Un poisson qui n'est pas modoro.



Quartier Notre-Dame-de-Lorette. — Le couchemar d'une palkuce.



Exposition de l'Industrie. — Inc. vnement d'un chaps au hydro fage pour un homme qui veut se noyer.



Le Temple. — Un habit oeuf d'occasion.



Les Champs-Élysées. — Une promesse sentimentale sur des chevaux de louage.



Les Quatre. — Les tains à à sous.



Ecole de Médecine. — Les semblables traîés par les semblables.



Faubourg Saint-Antoine. — L'éléphant de la Bastille, mangé par les rats, change de place.



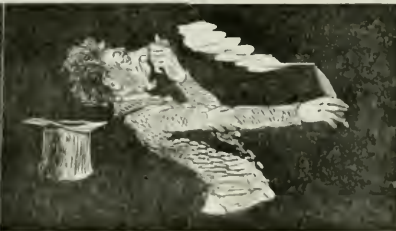
Le Marais. — Un vieil ivrogne engageant ses bottes pour se mettre sur un boa pieil.



Quartier Moutard. — Fabrication d'un cheval au Marché aux Chevaux.



Observatoire. — La Lune observant les Astreonomes.



Gros-Cailion. — Un fumeur heureux de respirer les parfums du tabac de la régée.

— Nous ne sommes plus, grâce à Dieu, dans le tragique, tant s'en faut. Quittons M. Beauvallet, et passons au théâtre du Palais-Royal. Le théâtre du Palais-Royal est un garçon de bonne humeur, qui est bien loin de conspirer et d'égorger les gens, comme ce scélérat de Théâtre-Français, qui tire son poignard à tout propos; lui, au contraire, divertit son public et met sur ses chagrins, s'il en a, le baume d'un gros rire à gorge déployée. Telle est le suprême et excellent spécifique que le *Troubadour Omnibus* administre en ce moment aux habitués du théâtre du Palais-Royal. Ce troubadour est re-

présenté par M. Levassor; quant à son nom ou à son titre d'*Omnibus*, il ne l'a pas volé : c'est bien un omnibus en effet, contenant un peu de tout, chantant, dansant, déclamant, gambadant, selon la circonstance.

Mon troubadour se trouve au spectacle et dans une stalle d'orchestre. La troupe tout entière est indisposée, et le spectacle va manquer faute de pièces et d'acteurs. « Présent!... dit notre troubadour, quittant son rôle de spectateur et s'élançant au directeur aux abois. Voulez-vous de la tragédie? en voici; de la comédie? en voilà; du ballet, du

mélodrame, de la musique, de la danse? en voici et en voilà encore! Vous ne pouvez pas nous donner les *Trois Quartiers*, comédie de MM. Picard et Mazères? Je vais vous montrer les douze arrondissements de Paris. Racine et Corneille sont malades? prenez ma lanterne magique. » Et ainsi notre troubadour console le directeur, et ravit le public, surpris et charmé de son aplomb, de son savoir et de son trésor de ressources burlesques et impuissables.

Il n'y a rien de tel que d'être tout à tous, et d'avoir plusieurs muscades dans son sac.

Bulletin bibliographique.

Histoire de la Chute des Jésuites au dix-huitième siècle (1750-1782); par le comte ALEXIS de SAINT-PIERRE, pair de France. 1 vol. in-8. Paris, 1844. Annot. 7 fr. 50.

Les Jésuites et l'Université; par M. GÉNIN, professeur à la Faculté des lettres de Strasbourg (deuxième édition). — Paris, 1844. Paulin. 1 vol. in-18. 3 fr. 50.

Lettres sur le Clergé et sur la Liberté d'enseignement; par M. LIBRI, membre de l'Institut. — Paris, 1844. Paulin. 4 vol. in-8. 4 fr.

« Vers le déclin du dix-huitième siècle, la société de Jésus fut haïe des principaux États catholiques et supprimée par le saint-siège, dit M. le comte Alexis de Saint-Pierre... »

Voilà donc comment M. le comte Alexis de Saint-Pierre a comblé cette lacune qu'il signale dans les annales du dix-huitième siècle.

D'abord, avant de commencer l'examen détaillé de la chute des jésuites, il croit devoir protester contre un erreur généralement répandue, mais répandue à dessein... »

C'est du Portugal que partit le coup. Le marquis de Pombal, ministre tout-puissant de Joseph I^{er}, parvenu à un crédit sans bornes après le tremblement de terre de Lisbonne... »

Un bruit de la chute des jésuites dans une contrée lointaine, leurs ennemis s'étaient partout éveillés. On s'étonna, en France, de la facilité avec laquelle l'ordre avait subi son arrêt... »

« Sa maîtresse demandait en vain à Louis XV l'expulsion des jésuites; il résista longtemps; il craignait d'avoir pour ennemis les hommes qui avaient armé le bras de plusieurs régicides... »

il cédait; toutefois, il ne consentait pas à la destruction immédiate de l'ordre; il fit écrire à Rome pour obtenir une réforme... »

« Deux ans après, au moment où l'Espagne et l'Europe s'y attendaient le moins, parut à Madrid un décret royal qui abolissait l'Institut des jésuites dans la Péninsule... »

« La procédure contre les jésuites avait duré un an. Jamais secret avait été gardé... »

« Pas de toutes les querelles monastiques qui l'occupaient depuis si longtemps, étonné, indigné de leur importance... »

« Cette prédiction ne devait pas tarder à s'accomplir. Le 22 septembre 1774, l'infortuné Clément XIV expira après six mois de tortures... »

« Chose étrange, les jésuites, chassés de tous les pays catholiques, trouvèrent dans les pays protestants une ressource inespérée... »

« Cette histoire, que M. A. de Saint-Pierre termine au 7 août 1814, M. de Génin et Libri la prolongent... »

Les Jésuites et l'Université se divisent en trois parties. Dans la première, M. Génin examine le tort que les jésuites font à la religion; la seconde énumère leurs attaques contre l'Université... »

« M. Libri a traité les mêmes sujets que M. Génin; mais, au lieu de reproduire en quelques pages ce que ses Lettres contiennent... »

L'École ecclésiastique et l'École française, par M. SAPHARY, professeur de philosophie au collège Bourbon. — Paris, 1844. Joubert. 4 vol. in-3. 6 fr.

« Ce livre est un plaidoyer en faveur de l'École française contre l'École ecclésiastique. M. Saphary attaque M. Cousin, son supérieur... »

« Le jeune professeur de philosophie du collège Bourbon le déclare lui-même: il ne vient pas, en transfuge de l'Université... »

« Dans la première partie de son livre, l'École ecclésiastique, M. Saphary essaie de prouver que l'éclectisme y a introduit aucune idée neuve dans la science... »

« Dans son opinion, l'éclectisme est un nom sans réalité. Appliqué aux sciences, il en devient la dislocation... »

« La seconde partie, intitulée l'École française, est le mémoire couronné par l'Université au concours sur la philosophie de Laromiguière... »

Catalogue des Livres composant la bibliothèque de feu M. F. FRÉD. PONCELET. — Paris, 1844. Delion. 4 vol. in-8 de 400 pages. 6 fr.

« C'est bientôt prochain 3 juin que commencera à l'École de Droit la vente de la belle Bibliothèque de feu Fréd. Poncelet... »

Musée LAMOTHE. — Une exposition intéressante est ouverte en ce moment boulevard des Italiens... »

(1) Les fameuses Constitutions des Jésuites viennent d'être réimprimées, avec la traduction en regard, d'après l'édition de Pagne. 1 vol. in-8. Chez Paulin. 3 fr. 60.

Les Annonces de L'ILLUSTRATION coûtent 90 centimes la ligne. — Elles ne peuvent être imprimées que suivant le mode et avec les caractères adoptés par le Journal.

LE CONSTITUTIONNEL, dont le prix est maintenant à 40 fr. pour Paris et 48 fr. pour les Départements, continue la publication d'un roman de GEORGE SAND, intitulé **JEANNE**. — Les personnes qui s'abonneront au 1^{er} juin 1841, recevront sans frais tous les chapitres de ce roman publiés en avril et en mai.

C'est le 25 juin sans remise que commencera la publication du **JUIF ERRANT**. Ce roman nouveau de M. EUGÈNE SUE, ne paraîtra que dans **LE CONSTITUTIONNEL**, et d'après un droit que l'administration du journal s'est réservé par son traité, le **JUIF ERRANT** ne peut être publié en volumes que quatre mois révolus après que chacun de ces volumes aura été entièrement publié dans **LE CONSTITUTIONNEL**.

En vente chez **J.-J. DUBOCHET et C^{ie}**, rue de Seine, 33 : — le 40^e volume de la **COLLECTION DES AUTEURS LATINS**, avec la Traduction en français,

Publiée sous la direction de M. NISARD, Maître des Conférences à l'École Normale. — Ce volume contient

LES AGRONOMIQUES, COLLECTION DES TRAITÉS DE L'AGRICULTURE CHEZ LES LATINS, CATON, — VARRO, — COLUMELLE, — PALLADIUS.

Texte et traduction en français. — Prix : 13 fr. 50 c. séparément, et 12 fr. aux Souscripteurs à la Collection complète.

LA COLLECTION CONTIENT EN 25 VOLUMES,

Auteurs publiés :	Ullius, Gratus Faliscus, Nemesianus, Calpurnius, 1 vol.	Salluste, J. César, Vell. Paternulus, Florus, 1 vol.	A publier et sous presse :
Ovide, 1 vol.	Cicéron, 5 vol.	Sénèque le philosophe, 4 vol.	Suétone, Historia Augusta, Eutrope, 1 vol.
Horace, Juvénal, Perse, Sulpicia, Phédre, Catulle, Tibulle, Propert, Gallus, Maxilien, Publius Syrus, 1 vol.	Tacite, 1 vol.	Pétrone, Apulée, Aulu-Gelle, 1 vol.	Vitrave, Celse, 1 vol.
Lucain, Silius Italicus, Claudien, 1 vol.	Tit-Live, 2 vol.	Quintilien, Pline le Jeune, 1 vol.	Plin ^e l'Ancien, 2 vol.
Stace, Martial, Manilius, Lucilius Junius, Ru-	Cornélius Nepos, Quinte-Curce, Justin, Val-Maxime, 1 vol.	Lucrèce, Virgile, Valérius Flaccus, 1 vol.	Ammien Marcellin, Jornandès, 1 vol.
		Plaute, Térence, Sénèque le tragique, 1 vol.	Chios de prosateurs et de poètes de la latinité chrétienne, 1 vol.

CHRONIQUE INDUSTRIELLE.

La maison de la *Ville de Paris* se distingue en ce moment d'une manière tout à fait exceptionnelle, c'est-à-dire que, depuis quelques jours, elle est littéralement envahie. Les trois cent mille provinciaux et provinciaux, attirés à Paris par l'Exposition des produits industriels, se succèdent à tour de rôle dans les vastes galeries de la rue Montmartre. Le mari qui veut rapporter à sa compagne un châle, ou même un présent plus modeste, va tout droit à la *Ville de Paris*; il y va déterminé par trois motifs différents, et très bons tous les trois. Les deux premiers, c'est que de la province, généralement économe et défiant, à la certitude, là, de payer aussi bon marché que possible, et de n'être pas trompé sur la qualité, il a le plus l'avantage de n'avoir pas besoin de marchand. Le troisième motif, c'est que tout présent, quel qu'il soit, triplera de valeur aux yeux de sa femme, par cela seulement qu'il sera sorti des magasins de la *Ville de Paris*. Et les dames douces, celles qui ont accompagné leur mari, avant même d'aller visiter les galeries de l'Exposition, elles vont voir et admirer celles de la *Ville de Paris*. Pour ces dames, la première et la plus belle curiosité de Paris, c'est le superbe et gigantesque établissement de nouveautés qui, depuis plusieurs années déjà, captive l'attention publique, attire la foule, et qui,

d'une main ferme et intelligente, contraind la vogue à lui rester fidèle. Sans doute elles regretteraient de quitter Paris sans avoir été à l'Opéra, car l'Opéra, pour les personnes de la province, a toujours un attrait merveilleux; elles éprouveront un vif plaisir de n'avoir pas admiré la grâce parfaite et la vivacité prodigieuse de la Carlotta, ni entendu Barollet et Duprez, et de se retourner sans avoir pu apprécier nos chefs-d'œuvre lyriques largement exécutés; et les braves dames, à la rigueur, prendraient leur parti de n'aller pas à l'Opéra, mais elles seraient inconsciables si, en partant, elles n'emportaient avec elles quelque objet de toilette, quelques articles de nouveautés des magasins de la *Ville de Paris*. Aussi toutes, ou presque toutes, s'y donnent-elles rendez-vous; elles y vont renouveler leur garde-robe d'été, quelques-unes même, les plus prévoyantes, y font à l'avance leur provision d'hiver. La *Ville de Paris*, trésor inépuisable pour la coquette parisienne, défrayera cette année la coquette des quatre-vingt-six départements de la France. Cela est effrayant. Les ressources de cet entrepôt, si puissantes qu'elles soient, suffiront-elles à donner satisfaction au peuple d'acheteurs qui l'envahit et qui semble, à certaines heures du jour, lui livrer de véritables assauts? Pour tous ceux qui ont visité les galeries de la *Ville de Paris*, la question est résolue : il y a foule, foule réelle, grande foule, mais il n'y a pas encombrement. Les services sont

si bien ordonnés, le personnel est si nombreux, chaque employé est si bien mis à sa place et si parfaitement propre à ses fonctions spéciales, en un mot, l'administration fonctionne avec tant d'ordre et de méthode dans toutes ses parties, que la charcuterie est servie, dès en arrivant, avec zèle et promptitude, avec les mêmes égards pour tous, et tout le monde à la fois. Les consommateurs de toutes les classes, les personnes de tous les rangs se rencontrent sans se confondre, ni se mêler, dans cet immense établissement. On y vient de tous les quartiers de Paris, comme de tous les points de la France, comme de tous les pays du monde. Là, c'est une élégante et jolie femme qui choisit un cache-mire; ici, c'est une maîtresse de maison qui fait pour plusieurs milliers de francs de solides achats; plus loin, c'est une mère qui préside au bon emploi que font ses filles de leurs économies; de ce côté, c'est un célibataire économe faisant modeste provision de toile pour renouveler ses chemises; à l'extrémité de cette galerie, c'est un prince étranger qui fait acheter par sa livrée les plus nouveaux et plus riches tissus. Enfin c'est une activité et un mouvement sans pareils, c'est un tableau aux mille couleurs, c'est un spectacle toujours nouveau, le plus original, le plus varié, le plus brillant qui se puisse voir; c'est un coup d'œil admirable. La *Ville de Paris*, c'est Babel, c'est la confusion.

A dater du 1^{er} Juillet prochain
LES BUREAUX DE
L'ILLUSTRATION
La Librairie J.-J. DUBOCHET et C^{ie}
et la Librairie PAULIN
ABBAYÉ ÉTABLIS
RUE RICHELIEU, N° 60
DANS LES GALERIES
de l'Exposition Universelle 1855-56

AU CHEVET HAVRAIS.
RUE DE PARIS, 25, ET RUE D'ESTIMANVILLE, 20, AU HAVRE.



LES GOURMETS DE LA CAPITALE apprendront avec plaisir que M. ROISSIN tient à leur disposition ses réserves de Bonnard, Langoustes et Tourteaux.
A l'aide du chemin de fer, ces crustacés arrivent vivants à Paris en quelques heures.
Renommé pour ses vins et ses conserves alimentaires, M. ROISSIN tient aussi un splendide RESTAURANT, dans lequel les voyageurs sont servis de la manière la plus confortable, soit à la carte ou par abonnement.

LE DÉPÔT DE L'ILLUSTRATION et autres publications pittoresques, tenu par M. HOUVY, libraire, est transféré du boulevard Bonne-Nouvelle, n° 33, au n° 11 du même boulevard, à l'entresol, en face du Bazar.

NUMÉRIQUE, *Ulysse et l'Odyssée*, traduction nouvelle; par P. GIGET, 2 volumes in-18 Jésus Parisien, 7 fr.

RUE TABARNE, 44, A PARIS.
PAT DE MÉLANGE DES CARMES, autorisée par le Gouvernement et la Faculté de Médecine, de BOYER, propriétaire actuel et depuis 1789, seul successeur des ci-devant Carmes déshabillés de la rue de Valenciennes, possesseurs de ce secret depuis 1630.

Diverses Jugements et arrêts obtenus contre des contrefacteurs consacrent à M. BOYER la propriété exclusive de cette eau si précieuse contre l'apoplexie, les palpitations, les maux d'estomac et autres maladies, notamment le mal de mer. Ces Jugements et arrêts, et la Faculté de Médecine, en reconnaissant la supériorité sur celles venues par les pharmaciens.

Ecrire par la poste ou envoyer quelqu'un de sûr qui ne s'adresse qu'au n° 11, répété 14 fois sur la devanture. M. BOYER étant en instance contre de nouveaux contrefacteurs, ses voisins.

BREVETS DANS LA GRANDE-BRETAGNE ET L'IRLANDE.

LES INVENTEURS sont informés que toute espèce de renseignements sur objet des brevets et des garanties offertes aux inventions nouvelles dans la Grande-Bretagne et l'Irlande, peuvent être obtenues gratis par lettres adressées, adressées à ALEX. LEITCH, Office for Patents of Invention, 14, Lincoln Inn Fields, Londres.

CATHEDRAL HOTEL ST. PAULS CHURCH YARD, — 48, CÔTE DE CHEAPSID, A LONDRES. — M. C. SIX présente MM. les voyageurs qu'ils trouveront dans cet hôtel des chambres particulières fraîchement meublées et décorées à des prix très-moqués. Salon de société, café, journaux anglais et étrangers. Dîner à 1 s. 6 d. et 2 s. Vins et liqueurs de première qualité; punch très renommé. Bains à toute heure.

Médaille décernée aux produits de l'Industrie (année 1850).
PAPEETERIE D'ALEXANDRE REICHMANN,
RUE SAINT-DENIS, PRÈS LA RUE TABARNE (FARBOURG SAINT-GERMAIN).

RELIEURE MOBILE, brevetée, adoptée par la Bibliothèque royale et par les Bibliothèques de la Chambre des Députés, de la Ville, de l'Arsenal et du Conservatoire de Musique.

Ce nouveau mode de reliure a l'avantage, par son mécanisme très-simple, de permettre de relier provisoirement ou même, promptement, sans le secours de lacets ni de piqûres, toute espèce d'ouvrages publiés par feuilles ou livraisons, au fur et à mesure de leur publication.

La facilité qu'offre ces reliures de former et de déjoindre, à volonté, un volume encore inachevé, d'en augmenter ou diminuer le contenu, d'en détacher et d'en transporter au besoin les feuillets, les rend presque indispensables, par l'application diverse qu'on peut en faire dans les bibliothèques publiques et particulières, aux hommes de lettres, aux artistes et aux négociants; pour la conservation de pièces volantes et d'opuscules de tout genre, manuscrits, imprimés, lithographiés et gravés, en feuilles et

même en demi-feuillets ou feuilletés, formant collection, tels que : — morceaux de musique; albums de dessins, de gravures; livres d'échantillons; registres-matrices; atlas de géographie; recueils de lettres, d'autographes, de pièces d'administration; répertoires divers, catalogues, journaux, et, en général, toutes les parties d'ouvrages qu'on ne saurait sans inconvénient, faire relier tout de suite, ou qui, par le mode de leur publication, sont susceptibles d'éprouver des changements dans leur classement ou leur disposition définitive.

Près de six années d'existence, et leur adoption dans les principales bibliothèques publiques, ont confirmé maintes fois les succès de cette reliure, en plaçant au nombre des inventions réellement utiles.

PRIX DES PRINCIPAUX FORMATS :

In-8 ^o	pour brochures périodiques (format de la <i>Revue de Paris</i>),	3 fr 50 c.
In-8 ^o Carré	pour format <i>Magasin pittoresque</i>	4 »
Id. Grand-Rabin	pour petits journaux format de l' <i>Artiste</i>	4 50
Id. Jésus	pour musique, romances (in-8 ^o ordinaire) et contredanses (in-4 ^o oblong),	5 »
Gr. in-1 ^o	pour le journal <i>L'Illustration</i> ,	6 »
Id. Jésus	pour le journal <i>L'Illustration</i> ,	6 »
In-folio. Grand-Raisin, pour les journaux (format du <i>Sicéle</i>)		11 »
Id. Jésus	pour les journaux (format des <i>Débats</i>),	12 »
Id. Colombier	pour atlas,	16 »
Id. Grand-Aigle	pour atlas,	20 »

Pour les demandes de ces reliures, avoir soin d'indiquer toujours la mesure des feuilles que l'on désire y faire entrer.

AVIS A MM. LES VOYAGEURS.
HOTEL AMBRYAN, 104, Fleet-Street, à Londres, établi depuis cent ans par Francis Clemow, successeur de Harding, s'empresse d'informer MM. les voyageurs qu'il vient de joindre au said hôtel plusieurs chambres particulières. Le service des diners, qui dure depuis midi jusqu'à sept heures, comprend tous les mets de la saison. Vins de première qualité. Prix du dîner, 1 shilling et au-dessus. Déjeuners à la fourchette, 1 shilling 3 den. Logement, 10 shill. 6 den. par semaine. On y est admis à toute heure de la nuit.

HISTOIRE DE LA POÉSIE FRANÇAISE A L'ÉPOQUE IMPÉRIALE, ou Exposé par ordre de genres de ce que les poètes français ont produit de plus remarquable depuis la fin du dix-huitième siècle jusqu'aux premières années de la Restauration; par BERNARD JULIEN, 2 volumes in-18. 7 fr.

ŒUVRES COMPLÈTES D'HOMÈRE, traduction nouvelle par P. GIGET, suivie d'un Essai d'encyclopédie homérique, 2 vol. in-18, Jésus, à 3 fr. 50 c.

Modes.

Les dernières courses de Chantilly nous ont fourni des études sur la mise des hommes, qui est comme toujours empruntée au pays des sportsmen. Il y a dans l'ampleur des vêtements actuels un air britannique très-prononcé, et l'habit croisé, dit à la française, n'a de français que le nom.

L'habit du soir, en couleur de fantaisie, est à taille large, basques larges et à grands revers; les manches ont aussi de l'ampleur et sont ouvertes du bas sans boutons.



Les gilets très-élégants ont une broderie en soutache ou une petite guirlande de broderie en soie et or le long des devants, et des boutons espacés allant jusqu'en haut; les plus merveilleux sont en maracassite.

Les pantalons se font assez larges et se mettent avec ou sans sous-pieds; ils couvrent le pied aux trois quarts.

Voici un costume d'homme qui montre dans son ensemble les divers vêtements que nous venons de détailler.

La robe de chambre, dessinée aussi sur un modèle de Hu-



mann, est en velours grenat; elle a sur les devants, autour des poches et des manches, une broderie en soutache; cette même broderie fait garniture au-dessous des poches en forme de fer à cheval; les boutons sont espacés et posés deux par deux, ainsi qu'on peut le voir sur le modèle.

Avec ce costume de chambre, la chemise doit toujours être sans col, mais seulement froncée sur un poignet, afin de dégager le col. Le toquet algérien est brodé en ganses d'or et ganses de soie dite soutache de couleurs tranchées.

Pour les jeunes gens, on fait des redingotes droites très-dégagées; elles ont presque l'air d'un habit; mais généralement on porte les redingotes croisées à l'anglaise un peu larges, à taille longue et à ceinture aisée.

Les gilets à châle, ceux qui sont montants, boutonnés, coupés en biais avec de fortes pinces, ont la plus grande vogue. Leurs étoffes sont de couleurs claires, mais rien de tranché dans les nuances ne s'y voit. Il en est de très-bien en piqué anglais à côté; d'autres en couleurs écruées parcourues de lignes minces et espacées, bleu clair, mauve ou vert tranché de noir.

Les cravates en foulard uni pour le matin, et en demi-tollette, le satin fleuri et la soie écossaise sont toujours ce qu'il y a de meilleur air.

Le seul notable changement dans le costume des hommes, c'est le chapeau: il est maintenant très-petit, bas de forme, un peu cintré vers le milieu; les bords en sont aussi fort petits et relevés sur le côté.

Amusements des Sciences.

SOLUTION DES QUESTIONS PROPOSÉES DANS LE SOIXANTE-QUATRIÈME NUMÉRO.

I. Rectifions d'abord l'énoncé de notre première question en excluant de cet énoncé les pièces de 25 c. et de 50 c., dont les épaisseurs n'atteignent pas un millimètre.

L'épaisseur des autres pièces de monnaie, depuis l'établissement du système métrique, est, aussi bien que leur module, fixée en parties décimales du mètre. Ainsi les pièces de

1 L., 2 L., 5 f., 20 L., 40 fr.,

ont respectivement des épaisseurs exprimées en millimètres par les nombres

1, 1,9 2,5, 1,25, 1,5.

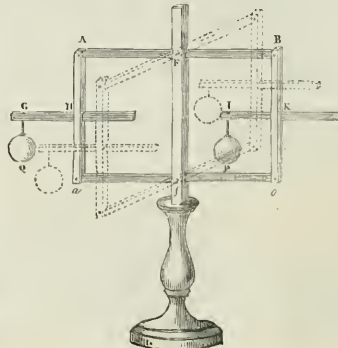
Les dix premiers millimètres seront donc formés par les combinaisons suivantes; savoir :

- 1 millim. avec 1 pièce de 1 fr.
- 2 — — 2 id. de 1 fr.
- 3 — — 3 id. de 1 fr., ou 2 de 40 fr.
- 4 — — 4 id. de 1 fr.
- 5 — — 2 id. de 5 fr., ou 4 de 20 fr.
- 6 — — 6 id. de 1 fr., ou 4 de 40 fr.
- 7 — — 2 id. de 5 fr., et 2 de 1 fr.
- 8 — — 2 id. de 5 fr., et 3 de 1 fr. ou de 2 de 40 et 4 de 20 fr.
- 9 — — 2 id. de 5 fr., et 4 de 1 fr., ou 6 de 40 fr.
- 10 — — 4 id. de 5 fr., ou 10 de 1 fr., ou 8 de 20 fr.

Ainsi il y a 20 combinaisons que l'on peut employer pour obtenir les dix longueurs croissant de millimètre en millimètre, jusqu'à 1 décimètre; et comme il y en a 3 qui correspondent à cette dernière longueur, les nombres de celles qui pourront servir pour 11, 12, 13 millimètres seront triples des nombres que nous avons trouvés pour 1, 2, 3, etc. Il y aura donc 3 fois 17 plus 3, ou 54 manières de former les longueurs comprises entre 10 et 20 millimètres. Mais, de plus, on pourra former 12 millimètres avec 8 pièces de 40 fr., 15 millim. avec 10 pièces de 40 fr., 16 millim. avec 6 pièces de 5 fr. et 2 de 1 fr., 18 millim. avec 12 pièces de 40 fr., 19 millim. avec 10 pièces de 2 fr.

On n'éprouvera aucune difficulté à continuer cette énumération de décimètre en décimètre; mais, comme elle nous entraînerait trop loin, il nous suffira d'avoir indiqué ici la marche à suivre.

II. Prenez un parallélogramme articulé, tel que ABba formé par 4 règles en bois égales deux à deux, et mobiles autour des



articulations A, B, b, a. Fixez les milieux F et f des deux plus longues règles sur un montant vertical à l'aide de chevilles autour desquelles ces règles sont mobiles. Par les milieux des deux courtes règles fixez solidement deux traverses GH, LK assujetties à rester perpendiculaires à ces règles. En quelque point P ou G de ces traverses que soit fixé chacun des deux poids égaux P et Q, le système sera en équilibre. Ainsi, même en donnant au parallélogramme articulé la forme indiquée sur la figure par des traits pointillés, l'équilibre aura lieu pourvu qu'il y ait égalité entre les poids P et Q.

Ce singulier appareil, connu sous le nom de *balance de Roberval*, présente une espèce de paradoxe mécanique, contraire en apparence à la théorie connue du levier. Le paradoxe disparaît bientôt quand on remarque que le parallélogramme articulé ABba n'est pas un levier unique, mais bien l'assemblage de deux leviers intimement unis l'un à l'autre. L'explication du fait ne sera pas difficile si l'on admet le principe très-égal et très-simple que deux poids égaux se font équilibre dans une machine, lorsqu'en la dérangeant un peu de la position qu'ils occupent à un instant déterminé par un mouvement imprimé à la machine, on fait remonter l'un d'une hauteur précisée égale à celle dont on fait descendre l'autre. Or, c'est ce qui arrive manifestement dans la balance de Roberval, ainsi qu'on le voit à l'inspection seule de la figure.

M. Poinsot, auteur de l'ingénieuse théorie des couples, a donné, dans ses *Eléments de Statique*, une autre explication très-simple et très-rigoureuse de la balance Roberval, fondée sur cette théorie. Nous y renvoyons le lecteur.

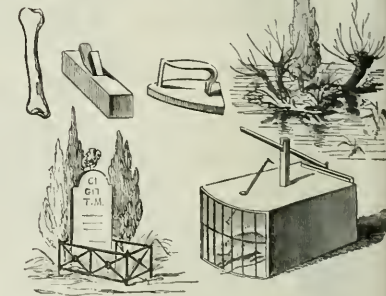
NOUVELLES QUESTIONS A RÉSOUDRE.

- I. On demande un procédé simple pour compter un million de francs en pièces de 5 francs.
- II. Pourquoi une toupie se soutient-elle debout lorsqu'elle tourne, tandis qu'elle tombe dès que sa vitesse de rotation est diminuée?
- III. D'où vient qu'on tient plus aisément en équilibre sur le bout du doigt un ballon chargé d'un poids à son extrémité supérieure, que lorsque le poids est au bas?

Rébus.

EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.

L'enseignement de l'Université a soulevé les murmures du Clergé.



ON S'ABONNE chez les Directeurs des postes et des messageries, chez tous les Libraires, et en particulier chez tous les Correspondants du Comptoir central de la Librairie.

A LONDRES, chez J. THOMAS, 1, Finch Lane Coruhill.

A SAINT-PÉTERSBOURG, chez J. ISAKOFF, libraire-éditeur, commissaire officiel de toutes les bibliothèques des régiments de la Garde-impériale; GOSTINOL-DVOR, 22. — F. BELIZARD et Co, éditeur de la *Revue étrangère*, au pont de Police, maison de Péglise hollandaise.

A ALGER, chez PHILIPPE, libraire; — chez BASTIDE, libraire.

JACQUES DUBOCHET.

Paris — Imprimé par PLOX FRÈRES, 36, rue de Valenciennes.